

© Vasantha Yogananthan, Schooltrip, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB



© Vasantha Yogananthan, Hermit, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB

SOMMAIRE

NOUVELLES EXPOSITIONS 12
EXPOSITIONS EN COURS 52

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des comptes rendus de publications récentes et d'expositions en lien avec la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu de l'actualité des expositions de photographie en Suisse. Créé en 2011, Photo-Theoria est un magazine en ligne et un site de ressources pédagogiques. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA). Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à 2015. Dernier essai paru : " Réflexivité dans la photographie contemporaine " : http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf



© Vasantha Yogananthan, Hampi, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB

Vasantha Yogananthan. A Myth of Two Souls

La série *A Myth of Two Souls* reflète l'imaginaire dégagé par le mythe du *Râmâyana* et sa prégnance dans la vie quotidienne en Inde. Epopée constituée de sept chapitres et attribuée au poète Valmiki, le *Râmâyana* a été composé il y a plus de deux mille ans. Constamment réécrit et réinterprété, il continue à évoluer aujourd'hui. Retraçant l'itinéraire emprunté par les héros de l'épopée du nord au sud du pays, Vasantha Yogananthan propose une relecture contemporaine du mythe, centrée sur la notion de voyage dans le temps.
Entre fiction et réalité, l'artiste brouille volontairement les lignes en multipliant les approches : photographies couleur et noir et blanc, photographies repeintes et photographies illustrées composent les couches d'un récit intemporel.
Des paysages – devenus mythiques car liés au *Râmâyana* – dialoguent avec des mises en scène jouées par les habitants. Dans ces portraits théâtralisés, les locaux interprètent pour le photographe des passages du *Râmâyana* qui ont marqué leur imaginaire. Réalisés à la chambre photographique grand-format en noir et blanc, ces portraits théâtralisés sont ensuite colorisés à la main par un peintre indien dans la tradition du " hand-painting ". Vasantha Yogananthan se ré-approprie cette technique unique tout en la modernisant : ses photographies sont réalisées hors du studio, avec des passants devenus acteurs. Le champ du portrait domestique est ainsi étendu à l'ensemble de la société – sans distinctions de castes – et à l'ensemble du territoire, des métropoles à la campagne profonde.
Dans les photographies illustrées, Vasantha Yogananthan collabore avec deux artistes spécialisés dans la peinture Madhubani. Cette forme artistique – une des plus ancienne tradition de la région du Bihar – se caractérise par des motifs géométriques d'une grande délicatesse.
A Myth of Two Souls fait l'objet de sept ouvrages – un par chapitre du *Râmâyana* – publiés au rythme de deux par an de 2016 à 2019 aux éditions Chose Commune.

Source : http://www.a-myth-of-two-souls.com/fr/about/

→ Vasantha Yogananthan. *A Myth of Two Souls*, Espace JB - Jörg Brockmann, Carouge, 04.03. – 04.05.2017, www.espacejb.com



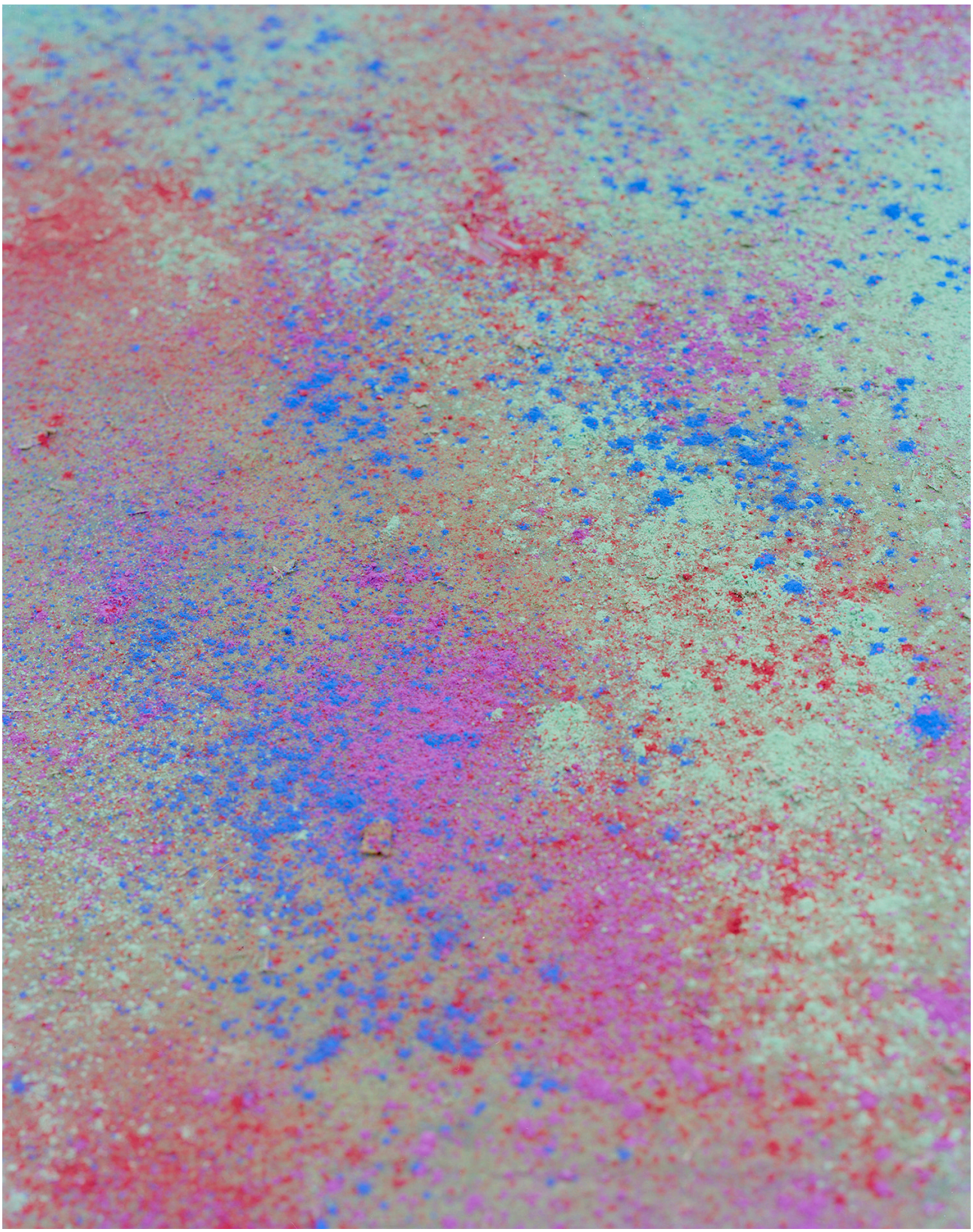
© Vasantha Yogananthan, What a princess should wear, Chitrakoot, Madhya Pradesh, 2013, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB



© Vasantha Yogananthan, Trial by fire, Trivandrum, Kerala, 2013, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB



© Vasantha Yogananthan, Rama combing his hair, Ayodhya, Uttar Pradesh, 2015, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB



© Vasantha Yogananthan, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB



© Vasantha Yogananthan, The Cricket Match, Chitrakoot, 2013, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB



© Vasantha Yogananthan, The crossing, Madhubani, Bihar, 2014, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB



© Vasantha Yogananthan, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB

NOUVELLES EXPOSITIONS

Vasantha Yogananthan. A Myth of Two Souls

Espace JB - Jörg Brockmann, Carouge, 04.03. – 04.05.2017 ; vernissage 04.03. et 05.03., 11h – 17h
www.espacejb.com

A Myth of Two Souls est inspiré du conte épique *Le Râmâyana*. En se basant sur l'imagerie associée à cette épopée et à sa relation à la vie quotidienne de l'Inde d'aujourd'hui, Vasantha Yogananthan (1985, FR) retrace la route légendaire du nord vers le sud du pays. L'origine du Ramayana remonte au poète sanscrit Valmiki vers 300 av. J-C, depuis lors l'écrit a continuellement réinterprété et réécris et continue à l'être à ce jour. La série de Vasantha Yogananthan puise dans ce passé et dans cette notion du voyage dans le temps et propose une interprétation moderne du conte.

Source : communiqué de presse



© Vasantha Yogananthan, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB



© Benoît Vollmer, de la série Shqipëria #3, Albanie. Courtesy Galerie C

Behind the Hill

Galerie C, Neuchâtel, 09.03. – 22.04.2017 ; vernissage 09.03., 18h
www.galeriec.ch

Avec : Rudy Decelière, Lukas Hoffmann, Cyril Porchet, Benoît Vollmer

Réunissant quatre artistes contemporains, *Behind the Hill* se veut avant tout une exposition où la création d'espaces aux strates multiples est possible. Convoquant le médium photographique et l'installation, il s'agit de se laisser surprendre par des formes inédites, et de délaisser les idées préconçues convoquées par notre imaginaire. En effet, la question légitime qui se pose est de savoir : Que se cache-t-il derrière la colline? Rêveries construites et issues de notre imagination, la colline est le fruit d'attentes multiples et amorce l'espoir d'une possible évasion. Rare est le dénouement tel qu'il était rêvé ou imaginé. *Behind the Hill* est une invitation à considérer cette éventualité imprévisible au travers de la photographie et de l'installation : le souhait est d'ouvrir un espace au champ du possible afin de créer un lieu où notre rapport intuitif n'est pas circonscrit. Les perceptions visuelles et sonores s'entremêlent au sein de l'installation de Rudy Decelière, faisant écho à l'immensité chimérique des paysages vertigineux de Benoît Vollmer. Les photographies de Lukas Hoffmann se refusent aux horizons éclatés et prometteurs, imposant au regardeur un champ pictural frontal. Inédite, la série de Cyril Porchet entame un dialogue chargé d'esthétisme en convoquant les états de transformation de l'existence.

Source de tous les textes : dossier de presse



© Benoît Vollmer, de la série Shqipëria #2, Albanie. Courtesy Galerie C

Un sentiment d'invraisemblance s'empare du regardeur face aux paysages qui s'offrent à lui. Dans un vertige ultime, notre intuition première est mise à mal et notre œil s'attèle à reconstituer l'ordre auquel il est habitué. Pour la série *Subduction*, Benoît Vollmer (1983, FR) opère la fusion d'une multitude de panoramas alpins, créant ainsi des espaces denses où le regardeur, happé par l'impétueuse montagne, voit son équilibre visuel interrogé. A l'instar du phénomène géologique de subduction, les images entrent en collision et se juxtaposent: le haut et le bas se mélangent, l'œil cherche l'horizon qui se défile.
Alors que l'Albanie est le dernier état communiste d'Europe, le pays est isolé du reste du monde, de la fin de la deuxième guerre mondiale jusqu'à la chute du régime en 1992. Les strates de l'Histoire sont visibles en filigrane, comme face à un chantier archéologique où le chercheur reconstituerait le passé du pays et de l'Europe tout entière. Il en résulte un mélange singulier qui sous une apparente anarchie, est un agrégat de signes. La série *Shqipëria* s'apparente à une exploration similaire à celle des photographes de l'Ouest américain tels que Timothy O'Sullivan et Roger Fenton. A l'affut d'épiphénomènes visuels ou géologiques, de fourrés à contre jour, de cicatrices à la surface de la terre, et de signes d'un régime disparu, Benoît Vollmer dresse non seulement un état des lieux du pays, vingt ans après la chute du régime, mais dévoile également la beauté dans la rémanence.



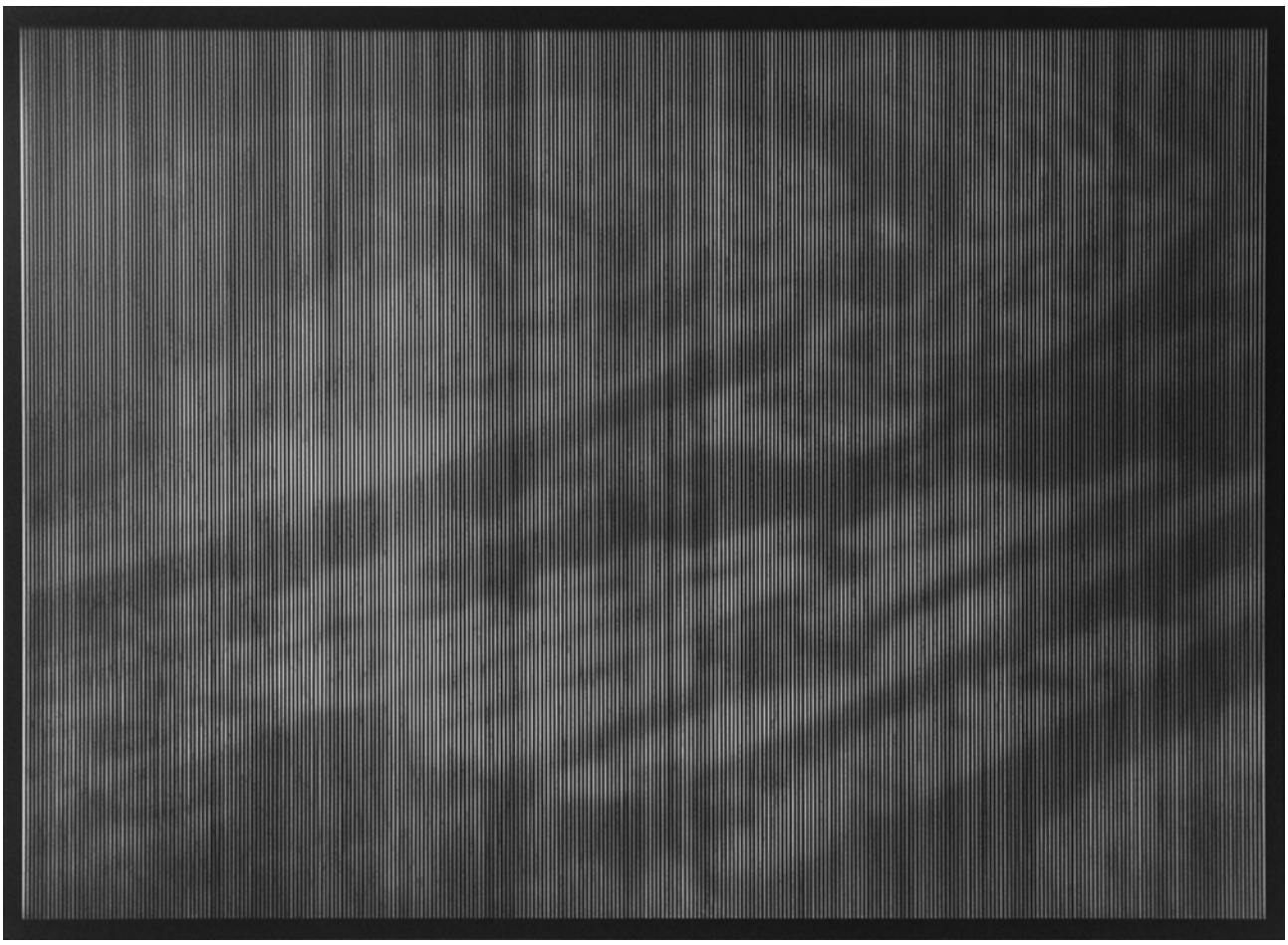
© Lukas Hoffmann, Oberhausen, tirage gélatino-argentique, 100x70.5 cm, 2015. Court. Galerie C

" Le photographe s'attache à discerner le monde sous sa forme visuelle. Lors d'une discussion sur son travail, Lukas Hoffmann [1981, CH] explique que ce qui lui importe, c'est d'être attentif aux formes et à la lumière, et non de connaître ce qu'il photographie. Ce n'est pas l'objet représenté – arbre ou maison – qui compte en premier lieu pour lui, c'est bien plutôt un certain ordonnancement du paysage, qui va trouver à se structurer dans l'image. Les photographies de Hoffmann naissent comme des images isolées. Elles ne suivent aucune idée ou concept ; chaque image témoigne bien plutôt d'une quête – la quête d'une correspondance entre l'ordre de l'image et le monde visible, quête d'un rapport pour lequel il n'existe aucune règle, mais qui doit être trouvé pour chaque image de façon renouvelée. Le photographe choisit son cadre au sens d'un voir intuitif et par images, dans lequel ce qui est vu se range à un point de vue. "
Johanna Schiffler, "Lukas Hoffmann. 26 photographies", Paris, Beaux-Arts, 2011



© Cyril Porchet, N°3, de la série Flowers, 2017. Courtesy Galerie C

Vaine tentative que celle de cette danse mortelle entreprise par l'élément végétal. *Flowers*, dernière série en cours de Cyril Porchet (1984, CH), met en lumière l'éphémère existence : la prise de vue s'étale sur plusieurs jours consécutifs, afin que la transformation florale soit délicatement mise en aplat sur un seul et unique négatif. Ce travail s'inscrit dans la continuité des séries précédentes, qui s'attachent à observer les temporalités multiples. Les diverses strates temporelles se fossilisent et s'entremêlent dans un chaos voluptueux. Vanité contemporaine, la série *Flowers* entreprend la fossilisation du temps invisible qu'est le passage de la vie à la mort. S'inscrivant ainsi dans le genre traditionnel des vanités, dont il est possible d'observer une grande récurrence au sein de l'histoire de l'art, la série *Flowers* témoigne de la fugacité de l'existence terrestre, ainsi que de sa nature transitoire. Euphémisme élégant d'une extinction fatale, la composition florale se soulève dans un indestructible désir et transmet dans un souffle léger son empreinte au négatif.



© Xavier Bauer, Kaos #1, 2013, tirage jet d'encre sur banner, découpe, 188x136 cm

Xavier Bauer. Le point aveugle.

standard/deluxe, Lausanne, 04.03. – 25.03.2017
www.standard-deluxe.ch

«Toute rétine possède une zone aveugle, étonnamment grande, appelée le point aveugle, situé à l'endroit où les fibres nerveuses et les vaisseaux sanguins quittent l'œil. »
" Ce trou du regard qui est notre tâche aveugle, cet oubli, ce manque, cette lacune sont autant de mots et de notions qui stimulent l'imaginaire. Cette absence que le cerveau reconstitue est un mystère irrésolu, et cette absence suscite le désir, le désir de regarder.
Le fait qu'une partie de l'image ne soit pas donnée à voir provoque une frustration, une suspicion. Du coup notre cerveau complète, invente, construit cette béance et il en fait quelque chose de parfois beaucoup plus fou, beaucoup plus désirable que ce qui est.
La tache aveugle comme l'œil du cyclone et non pas l'œil du cyclope (qui verrait sans profondeur). Cette absence questionne le système de la vision parce qu'il représente son imperfection, et en cela, il est le symptôme d'une prise de conscience de son propre appareil optique.
Les matériaux qu'utilise Xavier Bauer sont : des cendres, de la poussière, des images trouvées, des souvenirs de guerre intemporels, la lumière, l'ombre des objets, l'ombre des images.
Le travail de l'artiste construit un champ perceptif en suggérant des approches multiples du spectateur, car suivant le point de vue, l'image se dérobe, puis réapparaît. L'impermanence des pièces questionne notre perception, les croyances et les lacunes de celle-ci.
L'image est subtilement mise en espace, elle est découpée, rehaussée de poussière, éclairée, juste décalée du mur, elle perd sa bi-dimentionnalité pour nous suggérer une autre dimension, une dimension mentale.
Avec *Oxymoron*, bloc de cendre compressé, le paradoxe de la perception est exacerbé, en effet, l'illusion de solidité est égale à la fragilité de la pièce, qui peut d'un souffle redevenir poussière.
La sobriété de l'esthétique utilisée rejoint l'intention de se rendre à la limite du visible.
Il y a quelque chose de magique et de métaphysique dans le travail de Xavier Bauer. "
Virginie Otth

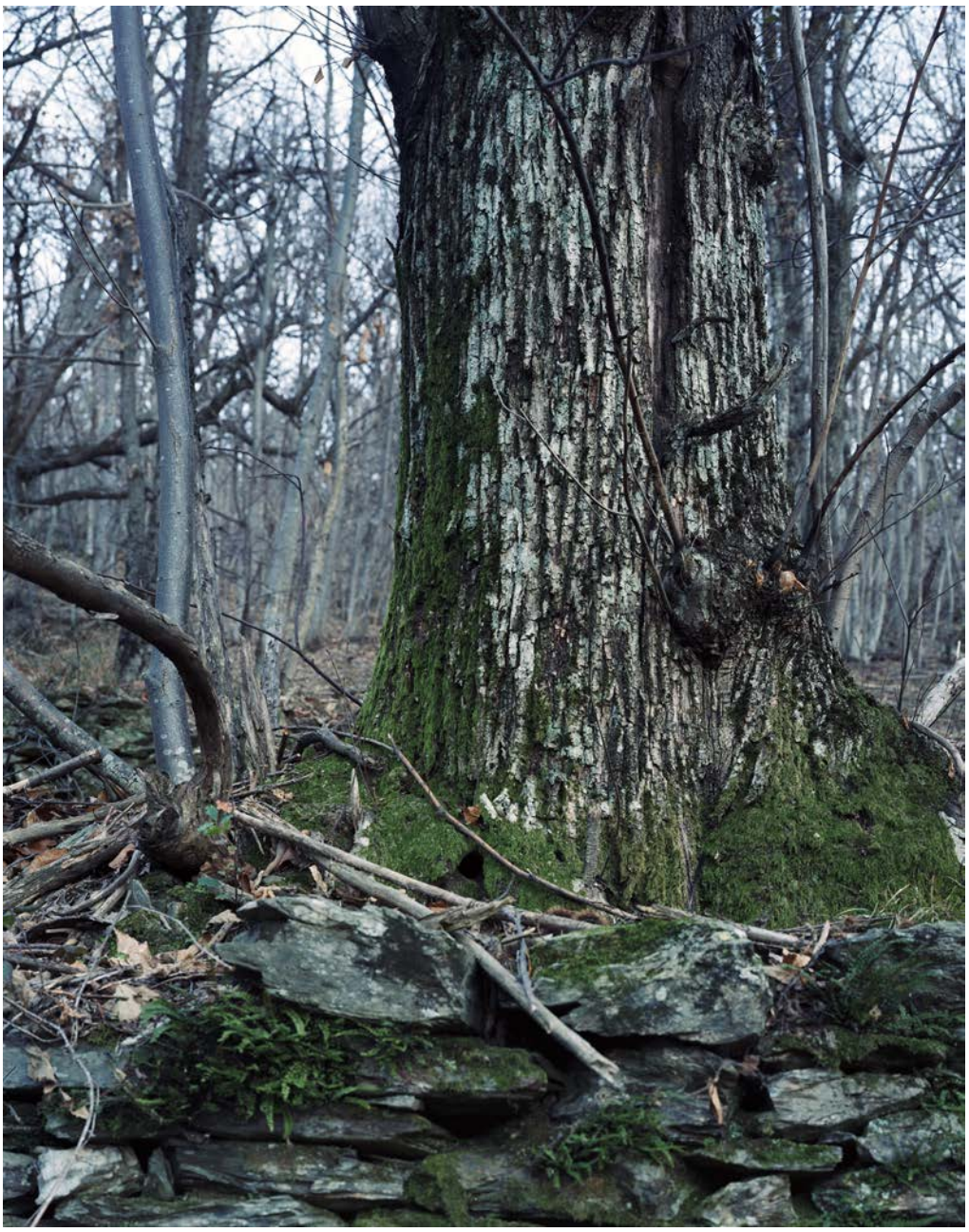
Source : www.standard-deluxe.ch



© Xavier Bauer

Né en 1977 à Genève où il vit et travaille, Xavier Bauer a fait ses études à l'École Supérieure des Beaux-Arts de Genève (ESBA) et a effectué une année à l'Escuela Massana de Barcelone dans le cadre d'un programme d'échange. Son travail a été montré dans plusieurs expositions collectives et individuelles à Genève, notamment à la galerie Andata-Ritorno, à la Ferme de la Chapelle et à Artgenève, ainsi qu'au CACY d'Yverdon, au Kültür Merkezi d'Istanbul et au festival Belluard de Fribourg. Son oeuvre figure dans la collection du Fonds Municipal d'Art Contemporain depuis 2015.

Source : http://halle-nord.ch/event/capsule-132



© Valérie Jouve, Sans titre (Les Arbres), c-print, 150x120 cm. Courtesy Xippas

Valérie Jouve
Galerie Xippas, Genève, 24.03. – 06.05.2017 ; vernissage 23.03., 18h
www.xippas.com

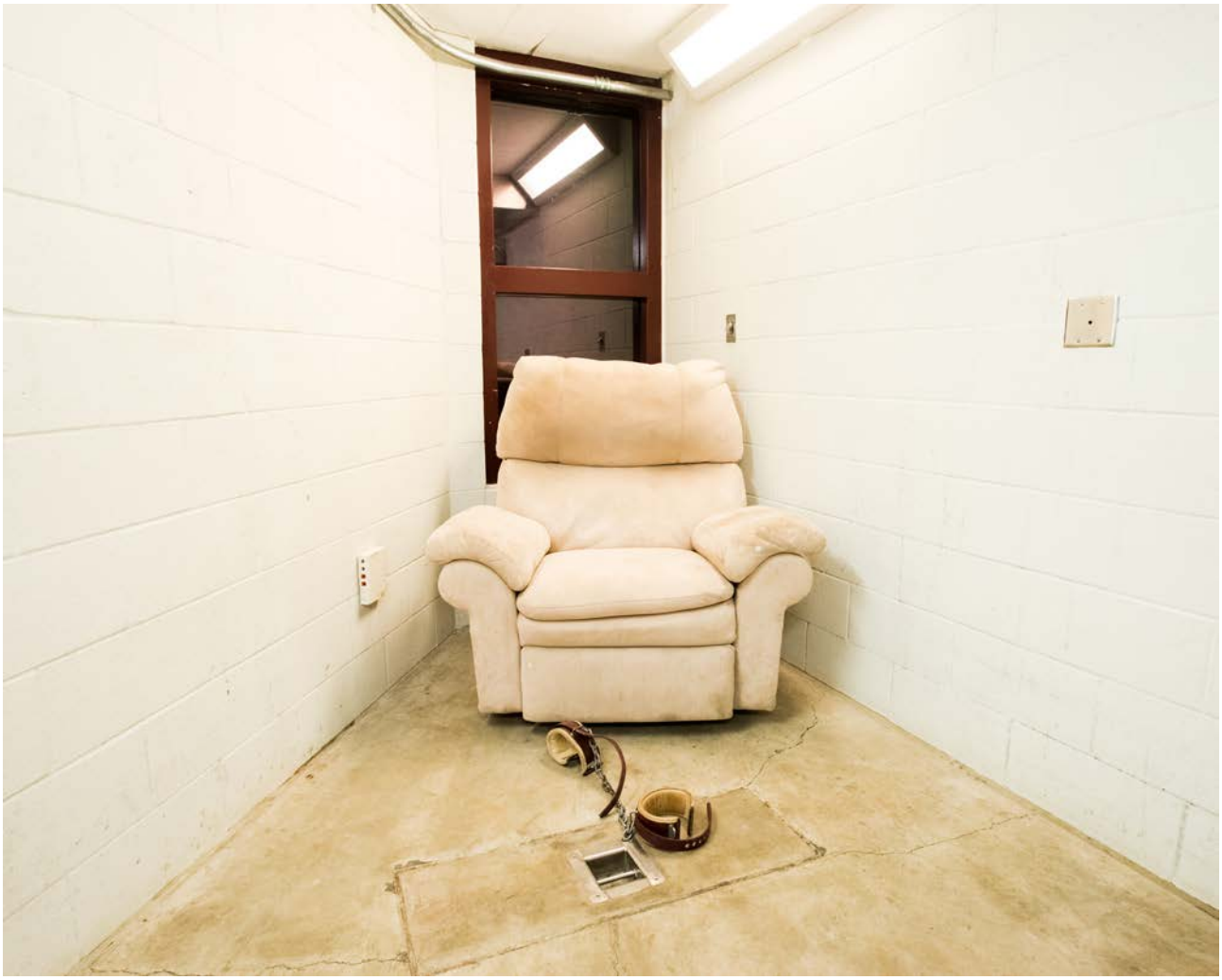
Dans cette exposition, l'artiste française Valérie Jouve présente un ensemble d'œuvres récentes sur le thème de l'architecture et de la nature. Photographe et cinéaste, Valérie Jouve parcourt inlassablement la ville à la recherche de ses habitants. Observatrice du paysage urbain – thème récurrent dans son travail – elle fabrique des espaces-temps singuliers questionnant nos habitudes de perception.
Dans une vision qui se veut proche du documentaire, Valérie Jouve montre des situations, des paysages, des personnages. Dans ses œuvres, les thèmes classiques du paysage et du portrait se trouvent réunis dans une image qui mêle la figure individuelle proche de l'intime, au collectif propre à l'urbanisme. C'est cet aspect mouvant, fluctuant et commun que l'artiste met en exergue dans ses photographies appréhendant à la fois le corps de la ville et celui de l'être humain qui l'habite. Cadres serrés, corps en suspend, les personnages ne sont ni caricaturés ni anecdotiques. De la mise en rapport de la figure et d'un cadre naît une émotion nouvelle. En même temps qu'elles témoignent d'une réalité, ces photographies en montrent sa pluralité et instaurent le doute.



© Valérie Jouve, Sans titre (Les Personnages avec Tania Carl), c-print, 100x130 cm. Courtesy Xippas

Valérie Jouve est née à Saint-Etienne en 1964. Elle vit et travaille à Paris. Après des études d'anthropologies, elle suit l'enseignement de l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles. De nombreuses institutions lui ont consacré des expositions personnelles : le Bleu du Ciel – Centre de la photographie contemporaine à Lyon (2016), le Jeu de Paume à Paris (2015), le Fotomuseum de Winterthur (2002). Ses films sont projetés dans divers lieux et festivals : au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (2015, projection de Traversée), au Festival International de Films de Femmes (2013, projection de Time is Working Around Rotterdam) ou encore au MoMA, à New York (2004, projection de Grand Littoral). Valérie Jouve a aussi pris part à de nombreuses expositions collectives et répondu à des commandes publiques. Ses œuvres font notamment partie de collections telles que celles du Fonds National d'Art Contemporain, France; Musée national d'art moderne, Centre Georges Pompidou, Paris, France; Bibliothèque Nationale, Paris; Fotomuseum Winterthur, Suisse; Musée de l'Elysée, Lausanne; Walker Art Center, Minneapolis (USA) ou encore Stedeljikmuseum, Amsterdam.

Source : dossier de presse

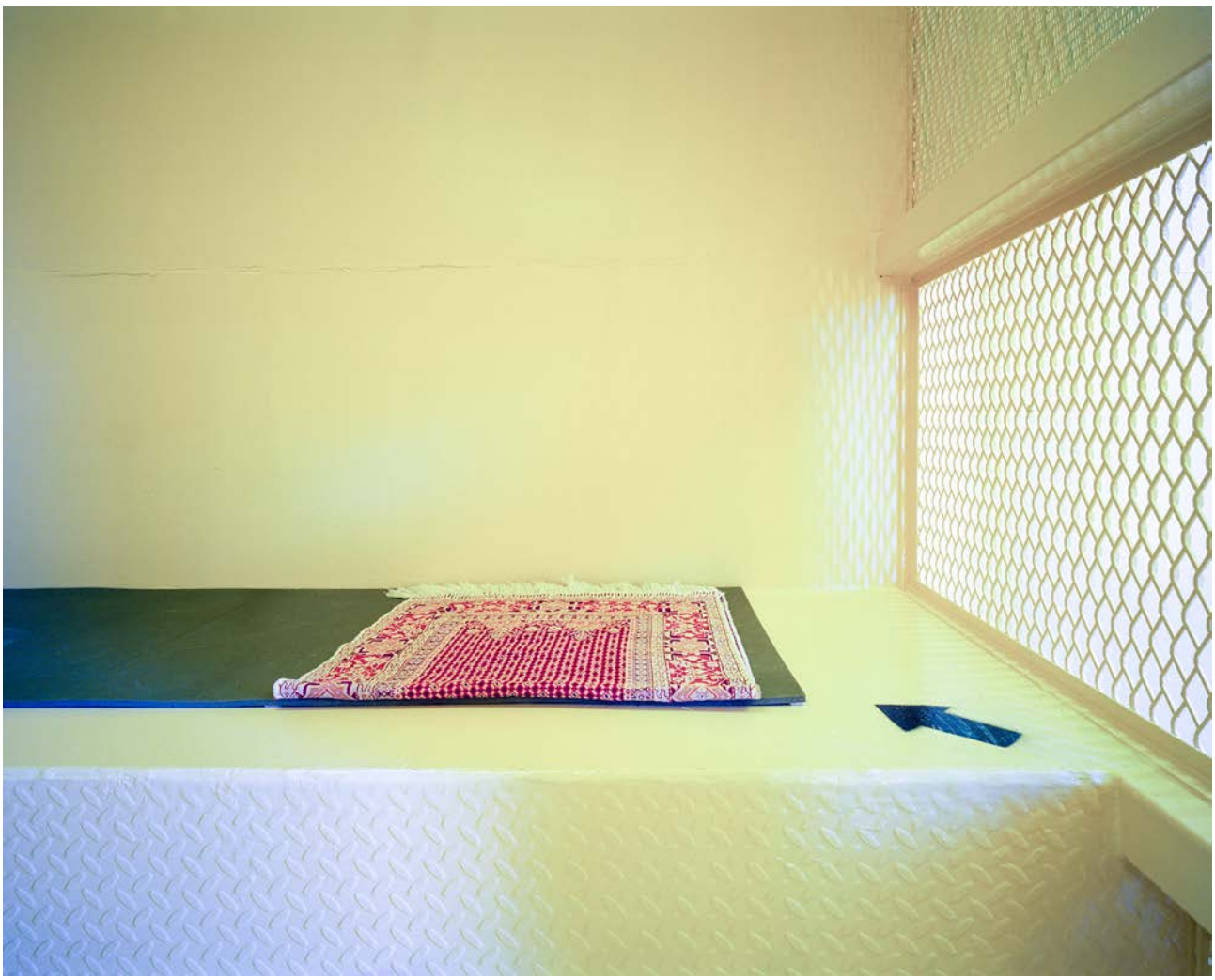


© Debi Cornwall, Compliant Detainee Media Room, Camp 5, de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG

Debi Cornwall. Welcome to Camp America
CPG - Centre de la Photographie Genève, 17.03 – 14.05.2017 ; vernissage 16.03., 18h
www.centrephotogeneve.ch

L'exposition de Debi Cornwall (1973, Weymouth, Massachusetts ; vit et travaille à New York) est présentée dans le cadre du FIFDH - Festival du Film et Forum International sur les Droits Humains.
Ce travail sans précédent explore Guantánamo à travers des photographies singulières, des portraits de sa diaspora grandissante d'ex-détenus, et de marchandises proposées dans le magasin de souvenirs de "Gitmo". Debi Cornwall est revenue à une pratique artistique en 2014 après 12 ans passés en tant qu'avocate de droit civil. Son travail mêle empathie et humour noir en une critique structurelle.
Ce travail sans précédent explore Guantánamo à travers des photographies singulières, des portraits de sa diaspora grandissante d'ex-détenus, et de marchandises proposées dans le magasin de souvenirs de "Gitmo". Debi Cornwall est revenue à une pratique artistique en 2014 après 12 ans passés en tant qu'avocate de droit civil. Son travail mêle empathie et humour noir en une critique structurelle.
À l'occasion de l'exposition, les éditions CPG et Radius Books se sont associés pour publier une monographie combinant les photographies du projet avec des documents de "psy-ops" (opérations psychologiques) militaires, des documents gouvernementaux déclassifiés et des textes écrits à la première personne offrant un aperçu de l'expérience profondément marquante qu'est la survie à Guantánamo. Une série de tirages sera présentée durant le FIFDH dans le lieu central du Café Babel.

Dimanche 19 mars, 16h : Lecture par Frank Smith de son livre *Guantánamo* (Seuil, Paris, 2010), suivie d'une discussion avec Debi Cornwall à l'Auditorium du BAC - Bâtiment d'Art Contemporain, Genève. Médiatrice : Barbara Polla



© Debi Cornwall, Prayer Rug with Arrow to Mecca, Camp Echo, de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG



© Debi Cornwall, Recreation Pen, Camp Echo, 2015, de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG



© Debi Cornwall, Smoke Break, Camp America, de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG



© Eva O'Leary, Redhead (Amie), 2015

Eva O'Leary. Concealer
Vontobel, Zurich, 25.03. – 07.04.2017
www.vontobel.com

A New Gaze – Vontobel Contemporary Photography Prize : un nouveau regard ! c'est ce que la banque privée Vontobel a l'intention de déceler et de récompenser de façon expérimentale. Le prix d'encouragement pour la jeune photographie contemporaine, mis en place par le curateur Urs Stahel est censé ouvrir des perspectives et aborder le rôle de la photographie dans le monde d'aujourd'hui. *A New Gaze* consolide l'engagement de l'entreprise pour la photographie contemporaine qui constitue déjà le point fort de la collection Vontobel. Le prix d'encouragement de CHF 15'000.- s'adresse aux artistes participants qui rendent compte de notre environnement, voire le repensent, par le biais de la photographie. La Commission invite respectivement dix artistes de renom international à soumettre des propositions de projets sur un thème prédéfini. Vontobel permet au projet du vainqueur d'être réalisé, du concept à l'exposition, qui est accompagnée d'un catalogue.



© Eva O'Leary

A New Gaze 2017 a été consacré au thème de la sécurité/l'insécurité actuellement impliquant, non seulement les changements liés au secteur financier, mais aussi aux mutations sociales et à la politique internationale. Le projet d'Eva O'Leary (1989, USA) a su convaincre la Commission artistique et l'artiste a été mandatée pour la mise en œuvre de son projet *Concealer*. Eva O'Leary a réalisé ses travaux en trois volets à travers lesquels elle explore la photographie en tant qu'instrument de création de différentes réalités dans la société occidentale d'aujourd'hui. La rhétorique de la photographie commerciale qui nous présente en permanence de nouvelles réalités parfaites, et donc, déstabilisantes pour notre propre perception et notre état intérieur, constitue le centre de ses intérêts. Eva O'Leary explore en premier lieu les modèles qui servent d'inspiration aux jeunes, surtout les jeunes filles, pour créer leur image publique présentée sur les réseaux sociaux. L'artiste oppose à cette image individuelle un nouveau type de photographie de paysages et d'êtres humains, une autre représentation dans laquelle se mêlent les divergences et se corrigent les écarts entre les images publicitaires publiques, présentées et imprimées, et la véritable réalité.
Commission artistique Vontobel : Luisa Baselgia
Curateur : Urs Stahel

Source au 2017 03 02 : https://www.vontobel.com/CH/FR/art-chez-vontobel-a-new-gaze



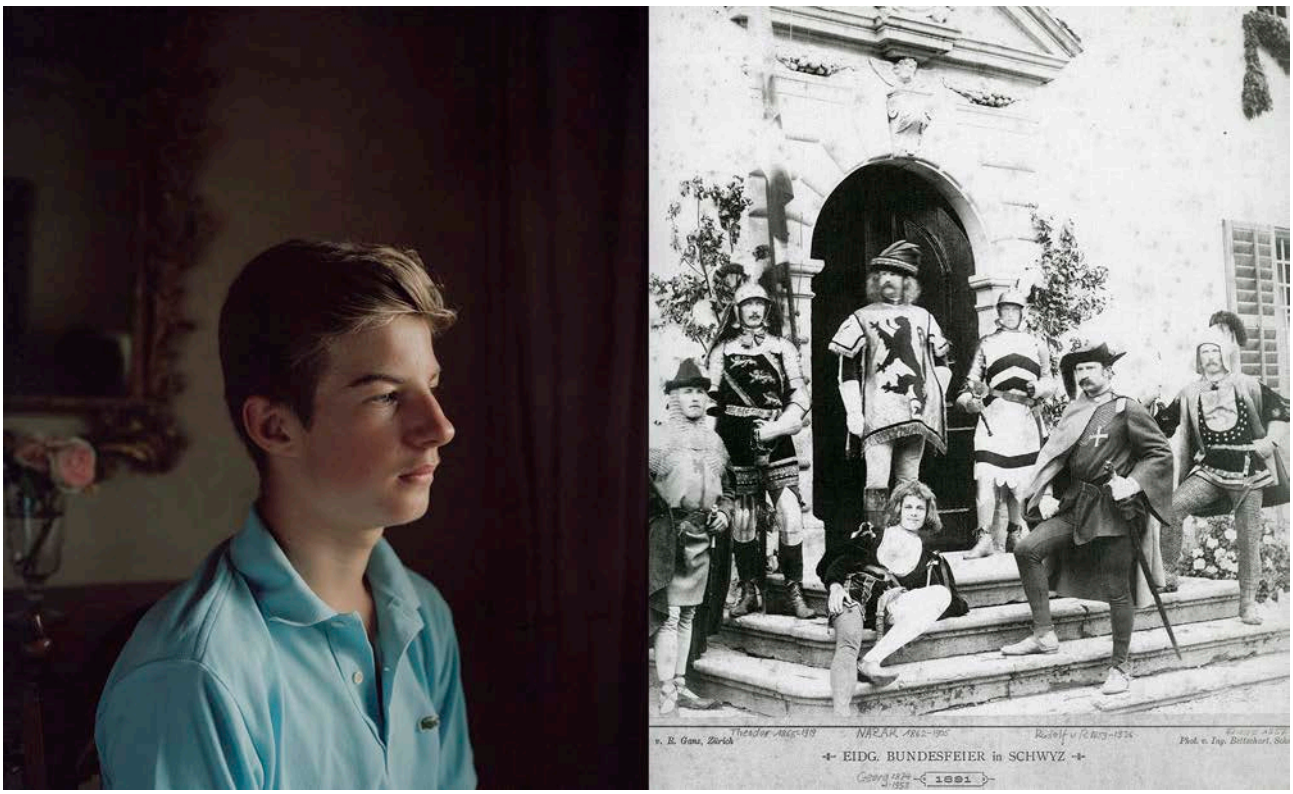
© Rahel Krabichler. Courtesy Swiss Photo Award

Swiss Photo Award – vfg.selection
Photobasteil, Zurich, 17.03. – 16.04.2017 ; vernissage 16.03., 18h
www.swissphotoaward.ch

Le Swiss Photo Award - vfg.selection est l'un des prix de photographie les plus prestigieux et bien doté en Suisse. Depuis les dix-huit dernières années, il a été une vitrine de l'ensemble de la photographie suisse, de l'architecture à la mode, aux beaux-arts, aux publications, aux reportages, à l'éditorial ou à la publicité. Chaque année, un jury international sélectionne les meilleures travaux présentant la photographie artistique et appliquée (mandats) les plus remarquables.
Swiss Photo Award constitue ainsi une plate-forme importante pour l'ensemble de l'industrie photographique suisse. Le concours s'articule autour d'un dialogue sur la qualité et il est conçu pour présenter une vue en coupe annuelle de la photographie tout en reflétant l'évolution d'un marché en évolution rapide.

L'un des principaux objectifs du prix est de faciliter la communication, le dialogue et la mise en réseau autour de la photographie. Il s'efforce activement de donner au public une meilleure compréhension des travaux sélectionnés, des photographes qui les ont produits, de leur mission, de leurs préoccupations, de leurs idées, de leurs approches comme de leurs techniques.
Swiss Photo Award organise des lectures de portfolios, des tables rondes, des conférences, des ateliers et des présentations de produits afin de stimuler l'échange auprès d'un public allant des amateurs qui s'intéressent à la photographie aux photographes récents, fraîchement diplômés, aux professionnels de la photographie, de la publicité et des médias.

Source : https://www.swissphotoaward.ch/en-en/about/



© Alma Cecilia Suarez, de la série Swiss, Schweizer, suisses, svizzeri, 2015. Alexis Heegaard (Fribourg, 2016) and his ancestors Theodor, Nazar, Rudolf and Franz von Reding, celebrating the Swiss National Day (Schwyz, 1891). Archive: Pierre Heegaard. Courtesy Swiss Photo Award

Nominés 2017 :

Architecture – Prix Fischer AG Immobilienmanagement (5000 CHF)
Istvan Balogh, Zurich ; Beat Bühler, Zurich ; Andrea Helbling, Zurich

Editorial – Prix Sonntags Zeitung (5000 CHF)
Thomas Kern, Möriken ; Simon Tanner, Zurich ; Anita Vozza, Magglingen

Mode (5000 CHF)
Dan Cermak, Zurich ; Lorenz Cugini, Zurich ; Joan Minder, Zurich

Beaux-arts – Prix Leica Camera AG (5000 CHF)
Hans Hofmann, Berne ; Rahel Krabichler, Köniz ; Jessica Wolfelsperger, Bâle

Libre – Prix vfg (5000 CHF)
Jaromir Kreiliger, Castrisch ; Mali Lazell, Zurich ; Alma Cecilia Suarez, Marly (FR)

Reportage – Prix Tages-Anzeiger (5000 CHF)
Roshan Adhihetty, Zurich ; Christian Bobst, Zurich ; Scott Typaldos, Lausanne

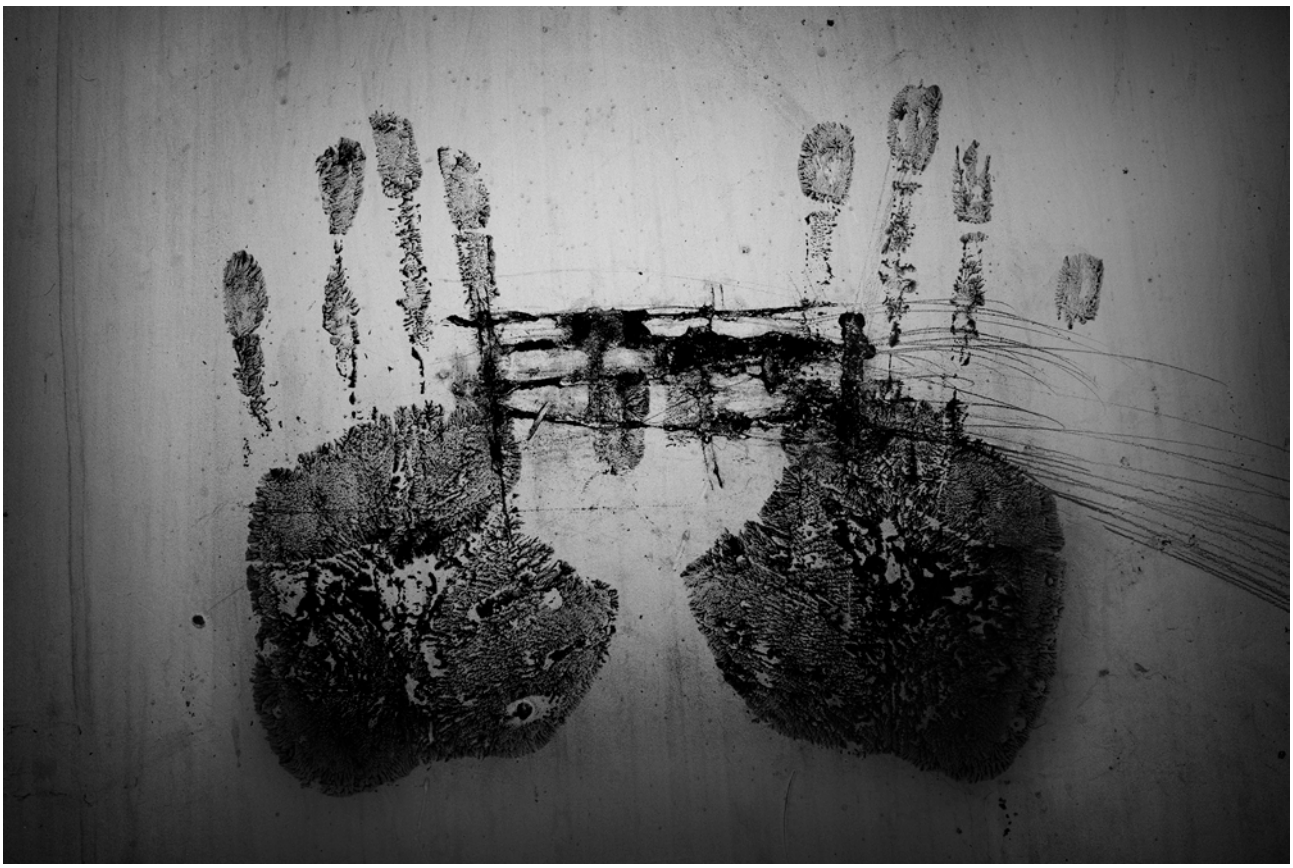
Publicité – Prix Samsung (5000 CHF)
Diego Alborghetti, Zurich ; Dan Cermak, Zurich ; Michael Egloff, Zurich

Membres du jury 2017 : Christiane Nill, Béatrice Mächler, Sascha Renner, Melody Gygax, Valérie Fougeirol, Tobia Bezzola, Meret Ernst, Georg Aerni, Christa de Carouge, Jean-Pierre Blanc, Monica Pozzi, Remy Fabrikant, Martin Roth.

Les lauréats de chaque catégorie sont annoncé lors de la cérémonie de remise des prix, au vernissage.



© Simon Tanner, Affoltern, 2016. Courtesy Swiss Photo Award



© Scott Typaldos, Butterflies Chapter 4, Indonésie, projet en cours. Courtesy Swiss Photo Award



© Scott Typaldos, Butterflies Chapter 4, Indonésie, projet en cours. Courtesy Swiss Photo Award



© Jerry Uelsmann, Untitled, 1996, tirage argentique, 40.6x50.8 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter Galerie

Jerry Uelsmann. Darkroom Surrealist

Fabian & Claude Walter Galerie, Zurich, 03.03. – 29.04.2017
www.fabian-claude-walter.com

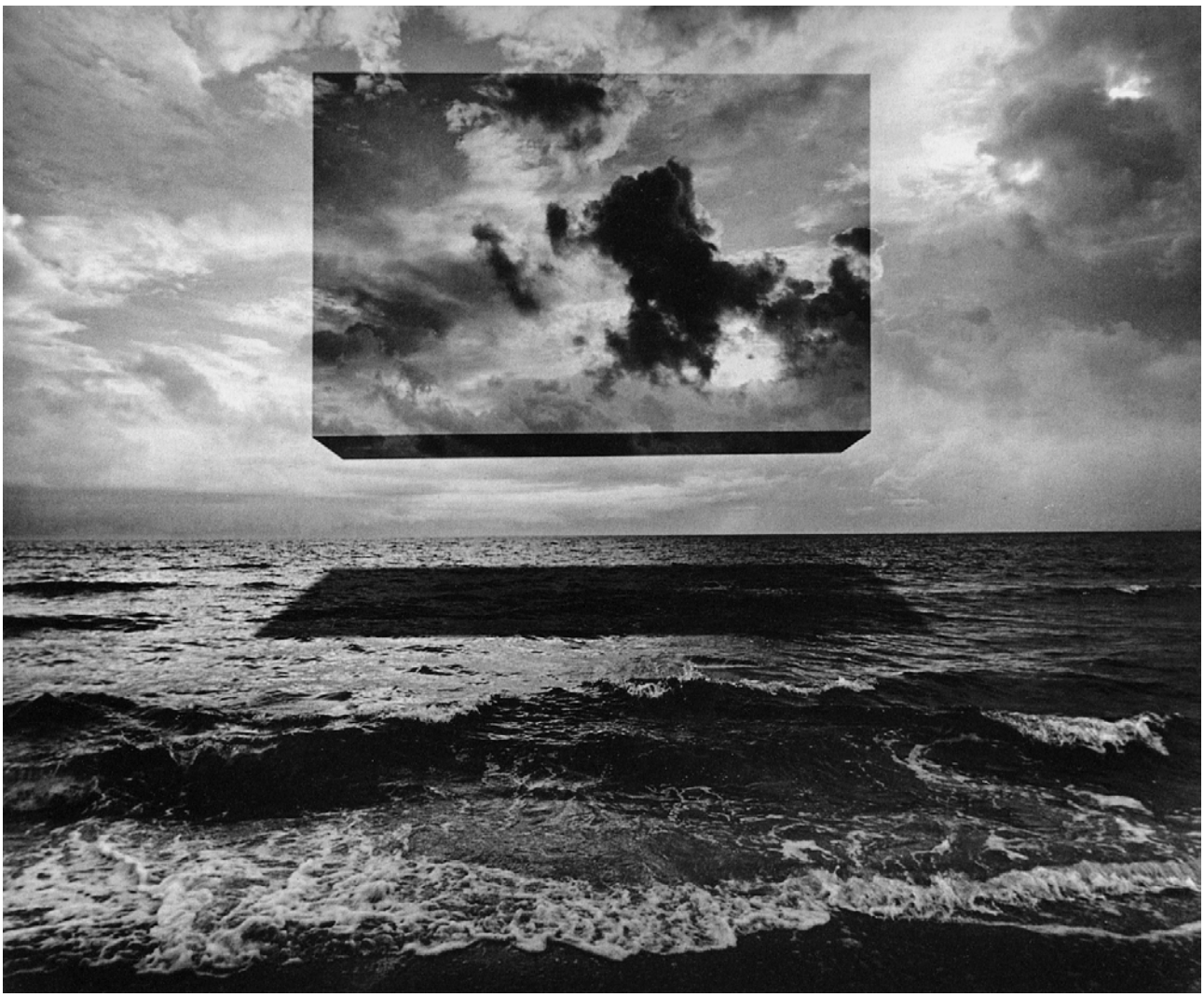
" […] l'œuvre de Jerry Uelsmann s'ouvre en effet sur un théâtre où le merveilleux règne en maître et semble jeter un défi à l'ordre visuel, pour en faire un monde de l'ordre et du mystère." Jean Dieuzaide *

Avec ses photomontages, Jerry Uelsmann (1934, USA) nous invite dans un monde fantastique que l'artiste est allé chercher dans son imagination plutôt que dans le monde faisant face à sa caméra ! Un patient travail de laboratoire et un choix judicieux de photographies lui permettent de créer un univers poétique surnaturel. Bien que l'élaboration soit artisanale et entièrement argentique, Uelsmann a clairement anticipé le montage numérique avec son extraordinaire maîtrise technique et la diversité de ses sujets, où la nature semble être l'un des motifs récurrents, proches de la sensibilité de l'artiste.
Depuis les années 1960, Uelsmann a composé des mondes visuels surréalistes et des récits en consacrant de longues heures à l'assemblage de plusieurs négatifs sélectionnés avec soin dans sa chambre noire. Son papier photosensible à la main, le photographe passait le long d'une rangée de sept agrandisseurs afin d'exposer manuellement un élément de l'image après l'autre pour réaliser le motif pré-visualisé. Ainsi, les paysages de rêve, les fantasmes ou les cauchemars qui en résultent, sont essentiellement des tirages quasi uniques, même si Uelsmann a toujours essayé de produire dix tirages comparables de chaque sujet.

Jerry Uelsmann a bénéficié d'une importante reconnaissance institutionnelle dès 1967 avec une première exposition personnelle au Museum of Modern Art, New York, commissariée par John Szarkowski.

* Galerie Château d'eau, Toulouse, http://www.galeriechateaudeau.org/wp/jerry-n-uelsmann/

Source : dossier de presse



© Jerry Uelsmann, Untitled, 1980, tirage argentique, 40.6x50.8 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter Galerie



© Jerry Uelsmann, Untitled, 1997, tirage argentique, 50.8x40.6 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter Galerie



© Jerry Uelsmann, Untitled, 1982, tirage argentique, 50.8x40.6 cm. Court. Fabian & Claude Walter Galerie
Cette image a inspiré Jon Bon Jovi pour le morceau “This House Is Not for Sale”, qui donne son titre à l'album sorti en 2016 et qui comporte un détail de cette photographie en couverture.



© Sinje Dillenkofer, CASE 70, 2006, Jewellery, around 1960, private property, tirage gélatino-argentique, monté sur aludibond, cadre en bois, 147.5x107x4 cm. Courtesy Bildhalle

Sinje Dillenkofer. Translocals
Bildhalle, Zurich, 25.03. - 06.05.2017 ; vernissage 25.03., 15h
www.bildhalle.ch

L'exposition *Translocals* est une série de vues de l'intérieur de réceptacles historiques et modernes, dont Sinje Dillenkofer (1959, DE) a réalisé les photographies dans des collections privées et publiques ou dans des archives de musée, dont le Louvre à Paris. Elle s'intéresse principalement aux récipients vides, étuis, coffrets et boîtes : les « architectures des archives ». Pour l'artiste, montrer comment certains objets sont stockés, archivés et préservés acquiert le statut d'un « examen socioculturel » à partir duquel les structures de pouvoir et les valeurs morales peuvent être déduites. En effet, la façon dont une société et une culture spécifiques archivent des artefacts nous en dit beaucoup sur ce qu'elle considère comme « beau », « significatif » ou « important ».

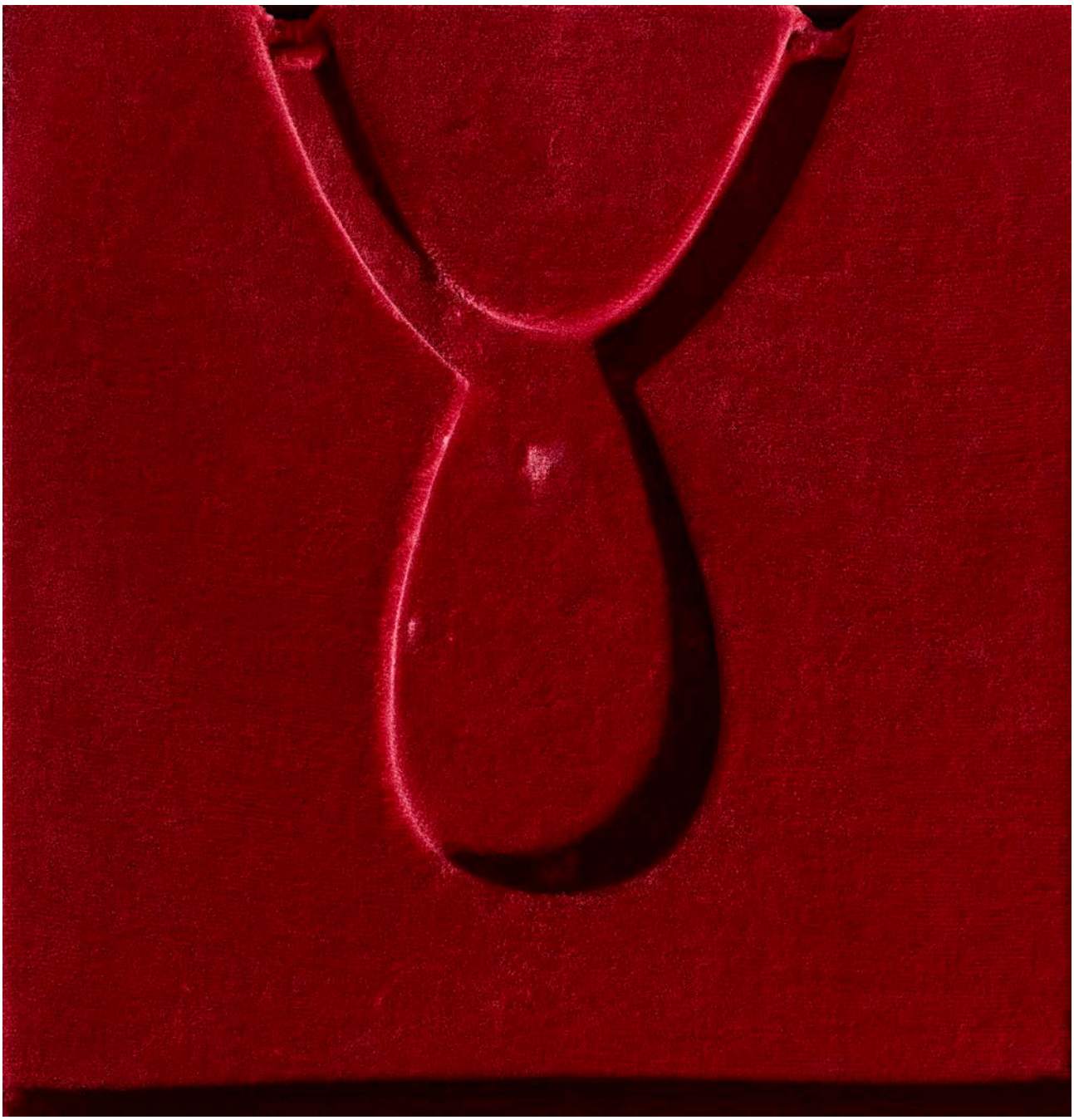


© Sinje Dillenkofer, CASE 82, 2010, Daguerreotypes of family photographs, about 1870, property of his Highness Friedrich Duke of Württemberg, Castle Friedrichshafen, c-print sous verre, monté sur aludibond, 125x169 cm. Courtesy Bildhalle

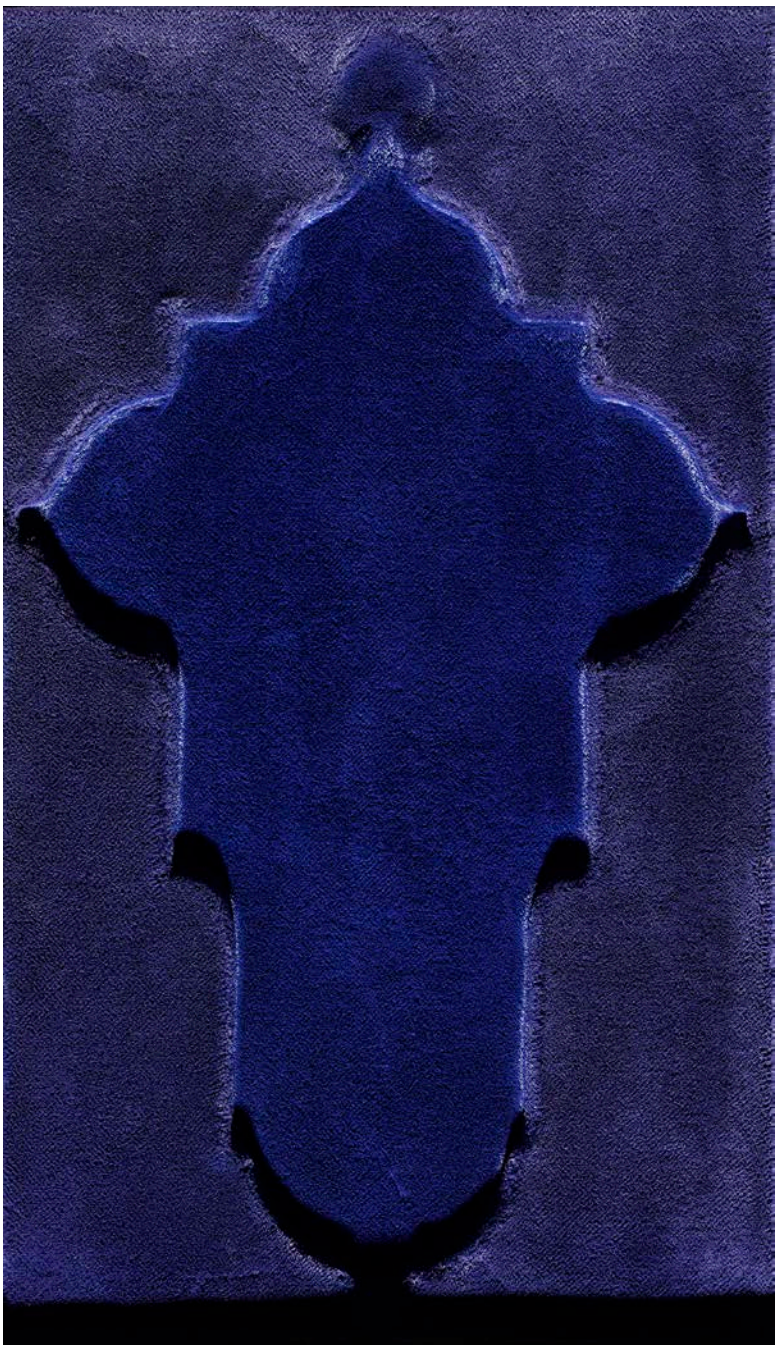
Les photographies de Dillenkofer sont des images autonomes, abstraites, où le temps et le passé deviennent visibles. Les lignes et les formes émergent parce que les articles précieux, tels que des instruments scientifiques, des bijoux ou des articles pour l'usage quotidien, ont été protégés et archivés.Les objets eux-mêmes n'apparaissent pas dans les images, mais sont présents à travers la forme négative de l'espace creux rembourré des réceptacles. Leur impression permet aux photographies d'assumer une qualité picturale, une vie poétique propre.

Sinje Dillenkofer considère la photographie à la fois comme un média artistique et un outil documentaire qui permet ici de thématiser sa vision de la vie et de la société. Ses travaux analysent les structures sociales, les valeurs morales et les concepts en relation avec la nature. Ce sont souvent des études typologiques qui nous incitent à nous demander quelle individualité, et quel respect, une société est-elle disposée à accorder à quelque chose quelle considère comme « étrangère » ou « digne de confiance » ?

Source : dossier de presse



© Sinje Dillenkofer, CASE I 13, 2015, Order of Merit awarded by the State of Tyrol, 2nd half 20th century, conferred by the State of Tyrol for outstanding service in the area of politics, business or culture, TLMF, Historical Collections, Innsbruck, tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle PhotoRag monté sur aluminium, caisson américain en bois, 44x42 cm. Courtesy Bildhalle



© Sinje Dillenkofer, CASE I 12, 2015 Religious picture object in shape of cross (Way of the Cross), about 1950 Swarovski Corporate Archives, Wattens, Tyrol, tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle PhotoRag monté sur aluminium, caisson américain en bois, 44x26.2 cm. Courtesy Bildhalle



© Marie-Luise Marchand, Arm and Tape, 2015, jet d'encre. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Situations #59 - #65. Flesh
Fotomuseum Winterthur, 11.02. – 02.04.2017
situations.fotomuseum.ch

La chair et ses relations aux nouvelles technologies est le thème commun de cette série de Situations.

"The current cluster *Flesh* (Situations #59 to #65), launched on 10 February 2017, presents photographic moments in which the body and the image intersect to question their transforming nature. *Flesh* explores the interfaces where the gaze meets the body, is inscribed on its surface, penetrates its skin, and transforms it. How are images of the flesh and corporeal modes of perception being altered, sometimes subtly, sometimes more radically, in the face of new technologies – and in a time when these images circulate on networked screens that are becoming increasingly enmeshed with our own bodies?"

Source : http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/about/



© Philipp Dorl, Girl with Hand in Camera, 2011 / 2013, tirage jet d'encre, 60x50 cm, de la série Im Glas, 2011–2014. Courtesy Fotomuseum Winterthur

" *Im Glas* is a poetic series of scenes around the intimate relation between man and machine. Seductive yet filled with subtle tensions, these images look at the camera as it becomes one with our body, a prosthesis of our eyes and hands. Or perhaps it is our body that becomes an extension of the photographic apparatus, the fleshy and obedient functionary of the camera. Philipp Dorl's photographs show no hierarchy and – as fingers investigate the rim of the lens and a girl's arm disappears through a camera body – we are left wondering about this complex relation and its hidden dynamics. Who is the master and who the slave? Should we talk about a parasitic or rather a symbiotic exchange? Is the photographic apparatus now a part of our body to the point where we can no longer live without it?"

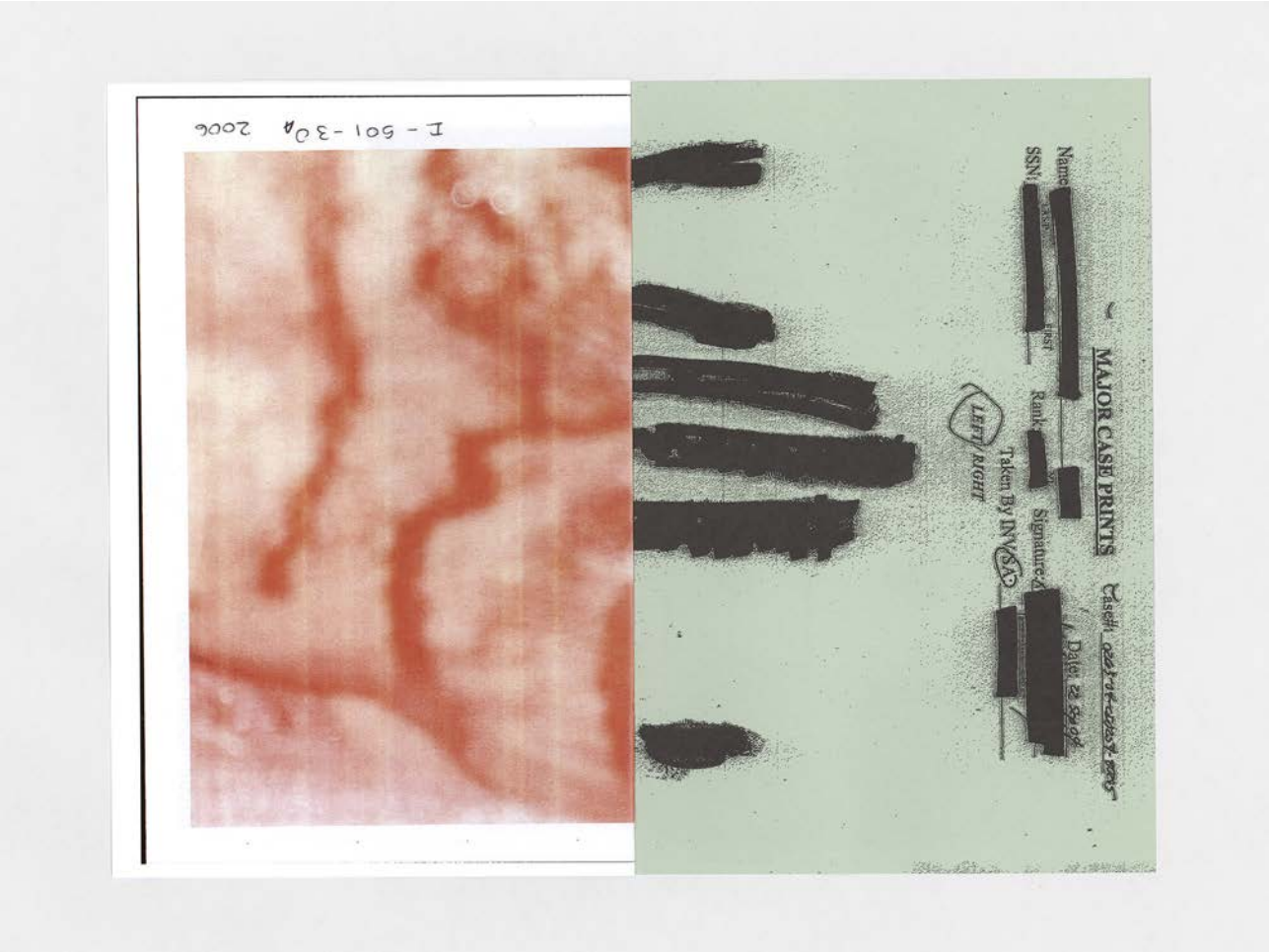
Source : http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/philipp-dorl/



© Orlan, Omnipresence. 7ème opération chirurgicale-performance, 1993, extrait. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Le titre *Omniprésence* désigne la septième opération-chirurgicale-performance réalisée le 21 novembre. Pour plusieurs raisons, elle occupe une place clé dans la réalisation de *La Ré-incarnation de Sainte Orlan*. Pour la première fois, l'intervention n'a pas lieu en France, mais à New York. Elle est retransmise en direct par satellite à Paris (Centre G.Pompidou), à New York (galerie Sandra Gering), au centre multimédia de Banff (Canada) et au centre Mac Luhan de Toronto. Le corps, présent dans le bloc en chair et en os, est ainsi simultanément visible depuis quatre autres espaces, et Orlan peut dialoguer avec des spectateurs éloignés, d'où le titre. Autre innovation, le chirurgien avec lequel travaille Orlan est une femme féministe, le Docteur Marjorie Kramer. Cette collaboration libère l'artiste de la symbolique parasite qui pouvait être associée à la présence du praticien comme figure d'autorité masculine. Du docteur Kramer, Orlan obtient l'insertion du plus grand nombre d'implants possibles. Deux d'entre eux, normalement utilisés pour réhausser les pommettes, sont placés au-dessus de ses sourcils de chaque côté du front. Les deux bosses sur le front ainsi créées permettent à l'artiste de mieux affirmer encore son projet " d'utiliser la chirurgie esthétique d'une manière complètement détournée, en employant la technique pour produire quelque chose qui ne soit pas réputé beau ". Précisons que l'opération s'est finalement déroulée en deux fois, Orlan étant arrivée à un point où la douleur, qu'elle dénonce à travers tout son travail, devenait trop présente.

Source : http://telemaquetime.free.fr/Orlan.htm



© Christof Nüssli, Withheld Due To:, 2016, livre d'artiste. Courtesy Fotomuseum Winterthur

"The artist's book *Withheld Due To:* is a collection of photographs from the torture perpetrated in Abu Ghraib and the war against terror. The images were kept classified by the US government for years and only released to the public in excerpted form in February 2016, after years of effort on the part of the American Civil Liberties Union (ACLU). The disturbing photographs of body details, measurements, and administrative numbers are partially blacked out and at first glance do not show any effects of violence. Christof Nüssli's full publication of these some 200 individual images plus source material as well as the folding, cropping, and montage of the documents in halves makes obvious the specific grammar and intersections of the images. His approach enables new ways of reading and looking at the photographs and raises questions about censorship and to what extent torture and violence can be represented. At the centre of the loose-bound book, the viewer finds an extensive list of questions, which if used to accompany the further study of the materials, continuously gives rise to new emotions."
On Sunday, 19.03.2017, there will be an artist talk (in German) with Christof Nüssli and art historian Astrid Näff in the Situations/Flesh exhibition (Fotomuseum, Grüzenstrasse 45, Winterthur).

Source : http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/christof-nussli/



© Jean Revillard, Sarah, région de Turin, Italie, 2010, de la série Sarah on the bridge, 2010-2011. Courtesy BelleVue

Bildgewaltig – Frauenporträts
BelleVue, Bâle / Basel, 12.03. – 09.04.2017 ; vernissage 11.03., 17h
www.bellevue-fotografie.ch

Avec : Reto Albertalli, Daniel Auf der Mauer, Christian Bobst, Michael Hauri, Jean Revillard

Les cinq séries présentées dans *Bildgewaltig* rendent compte de contextes très différents dans lesquels les femmes sont soumises à la violence. Ces photographies impressionnantes (*gewaltig*), accompagnées parfois d'une projection vidéo, donnent un aperçu de la vie de ces femmes. Avec différents langages visuels, cinq hommes nous racontent leurs histoires souvent peu médiatisées qu'ils ont ramenées d'Afghanistan, d'Inde, du Vietnam, de la Namibie et de l'Italie. Les cinq photographes abordent la complexité du thème difficile de la violence, chacun avec sa propre approche de la narration visuelle. L'exposition a été présentée en avril 2016 sous le titre *MAZgalerie édition #1* à Photobastei, Zurich. L'école suisse de journalisme MAZ est l'un des partenaires de BelleVue, avec lequel l'association a des projets communs à venir.

Samedi 1er avril, 13h : discussion avec Ursula Keller, conseillère politique, DDC / EDA, Gilles Steinmann, rédacteur photo à la NZZ, Daniel Auf der Mauer, photographe, Karin Salm, journaliste culturelle, modératrice.

" J'ai rencontré Sarah un jour de mars dans une forêt, le long d'une route de campagne au Nord Est de Turin. Elle vendait son corps sur un chemin de terre. La rencontre fut farouche, pleines de peurs réciproques, et les premières photos bancales. Sarah n'était pas qu'une fille parmi d'autres à photographier sur ces routes de campagnes au Nord Est de Turin. Ces zones, je les repère à l'aube depuis plusieurs mois. Je tourne en rond sur quelques routes pour cartographier les places des »lucioles » comme on les appelle en Italie, pour rencontrer les filles en prostitution qui remboursent ainsi leur passage en Europe. Et à force de passer et de repasser encore, à force de m'arrêter, à force de dire simplement bonjour, une fille m'a accordé sa confiance. Et Sarah sur son pont s'est révélé être une évidence. Il y a la fille, Ses mots. Il y a sa route, sa chaise, son feu et son parasol. Il y a ce chemin de terre, la forêt, les matelas, et au milieu il y a ce pont qui à lui seul est une métaphore de ce passage si difficile pour gagner l'Europe."
Jean Revillard (Caluso juin 2010)

Source : http://www.galeriecerami.be/exhibition.php?id=107



© Reto Albertalli, de la série The Girls of Kabul, Afghanistan, 2011-2012. Courtesy BelleVue

" Si la guerre est un domaine réservé au genre masculin, les violences contre les femmes en constituent un corollaire immédiat. Bien que la Constitution afghane de 2004 garantisse l'égalité de tous les citoyens, l'écart avec la réalité est dramatique: 57% des mariages forcés concernent des mineures. Et à l'intérieur des murs, les épouses sont en proie à des abus sexuels, psychologiques, religieux, économiques. Il n'est pas surprenant que des milliers de femmes afghanes se donnent la mort chaque année. Les visages photographiés par Reto Albertalli émergent presque miraculeusement de la déchéance de la condition de la femme après trois décennies de conflit. Des femmes dont nous ne savons rien et dont on espère qu'elles échapperont à un destin tragique. Des jeunes filles qui ont demandé à Reto Albertalli d'être photographiées malgré les risques que cela implique. Il enseignait alors la photo à l'Afghan Mini Mobile Circus for Children. Il passait son temps avec les garçons, car les filles n'avaient pas le droit d'établir un contact visuel avec lui. Jusqu'au jour où la plus courageuse lui a demandé de fréquenter le cours de photographie. Les autres ont suivi et l'approche s'est faite pas à pas. Un jour, Albertalli a mis sur pied un studio rudimentaire et leur a demandé de poser. Elles ont accepté. À cette série de portraits en couleur, Albertalli ajoute des photos en noir et blanc dans lesquelles les personnages masculins sont dominants. À l'image d'une société gouvernée par des hommes violents et corrompus. "

Source : Reto Albertalli (2013)



© Daniel Auf der Mauer, Renu Singh, Inde, 2015, tiré du projet Nobody's Women. Courtesy BelleVue

Nobody's Women. Breaking the Silence: Sexual Abuse in India
For 30 years attorney-at-law Renu Singh and her NGO Samadhan has given shelter, counselling and support to women in northern India who have suffered sexual abuse and exploitation.
According to NGO statistics, only approximately 15% of all rape cases are reported, only 1% of which go to court. Most families of rape victims fear public shaming – in order to preserve the family honour abused women often are forced to marry their rapist, who then can continue to abuse them at will. Generally, the blame is put on the abused woman for "enticing" the rapist to rape her, and there is a deeply rooted culture of tacit consent to sexual abuse of women permeating Indian society as well as the political and justice system.
Those who have the courage to flee are nobody's women, outcast from their families and their community.
In this mini documentary, both Reema, a young women who has suffered sexual abuse since she was a child, and Renu Singh tell personal stories of abuse, sacrifice and, ultimately, empowerment of women.
For her own protection, Reema's original name has been changed and she appears veiled.

Source (pour voir le film) : https://vimeo.com/165009931



Michael Hauri, Thao, Vietnam, de la série Sold, 2012. © Michael Hauri / Globetrotter World Photo. Courtesy BelleVue

Thao* was trafficked by a thirty year old woman in the same village and they quite knew each other. On the way back home from school (and just around 200 m away from home), the woman invited her to go to the market together (there are markets in both Vietnam and Chinese side in the border area).They passed the borderline and the predator told the girl to go ahead and the trafficker had some people (having negotiated beforehand for the price and procedure to take Thao) to take her away. Thao was 14 at that time and passed through 3 buyers who didn't want to buy her in the first 3 days, only in the fourth day the fourth Chinese buyer bought her to do the work in his cow farm. She was then to work in the field with no payment and only twice meal per day (morning and evening). Abused to work there for 13 months, she was lucky when one day on the 13th month, the Chinese police came and checked the identity of every worker in the Chinese buyer's farm. The farm owner was caught in the act of illegal workers while Thao was sent back to the border guards and later home. Thao now has just married to a husband just few months after going back to Vietnam. Even though life is tough here it is still much better than what she has experienced during her 13 month stay in China.

*Name has been changed

Source : Michael Hauri



© Sarah Carp, La cape rouge, 2014, de la série Lac sensible

Sarah Carp. Lac sensible
Musée d'Yverdon et région, Yverdon-les-Bains, 19.03. – 01.10.2017 ; vernissage 18.03., 17h30
www.musee-yverdon-region.ch

En dépit de l'océan, le lac lui manquait. Partie vivre au Pays de Galles après avoir grandi dans le canton de Vaud, à Lausanne puis à Yverdon, Sarah Carp y est revenue, d'abord à l'invitation du Musée du Léman, à Nyon, qui lui a donné carte blanche pour *Lac sensible*, puis à celle du Musée d'Yverdon et région, pour une reprise de l'exposition. La photographe propose un voyage poétique fait de paysages, de personnages et de détails insolites. L'écho du lac résonne en elle, il fait miroir avec son être intérieur et reflète ses états d'âme. De l'hiver au printemps, elle parcourt ce lac qui lui offre ses humeurs, ses lumières et lui souffle une histoire à conter.

Source : programme du musée



© Sarah Carp, Sous les nuages, 2015, de la série Lac sensible



© Thomas Kern, Carrefour Feuilles, Port-au-Prince, 2004. Courtesy Fotostiftung & Focale

Thomas Kern. Haïti. Libération sans fin

Focale, Nyon, 05.03. – 16.04.2017
www.focale.ch

Thomas Kern (1965, CH), cofondateur de l'agence photographique suisse Lookat Photos, s'est fait un nom dans les années 1990 avec des reportages qui traitent des effets de la guerre, des conflits et autres séismes. Il se rend pour la première en Haïti en 1997 pour le compte du magazine culturel du. Depuis, il y retourne régulièrement pour documenter par l'image l'histoire tourmentée de ce pays malmené, autrefois avantageusement connue sous le nom de «Perle des Antilles». Les photos noir-blanc de Thomas Kern documentent la lutte quotidienne pour la survie dans une des régions les plus pauvres de la planète avec une discrète empathie. Elles montrent les efforts sisyphiens de la population haïtienne pour sortir de la misère, mais aussi les petites joies d'un quotidien marqué par les catastrophes naturelles, l'instabilité politique et un désastre écologique rampant. Elles racontent en outre l'histoire de l'esclavage, la consolation recherchée dans le monde spirituel du vaudou. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie, un panorama photographique qui s'étend sur plus de quinze ans, met un point d'orgue au projet actuellement le plus important de Thomas Kern : le portrait d'un pays où l'extrême pauvreté et la fureur de vivre se côtoient.

Source : dossier de presse Fotostiftung Schweiz



© Thomas Kern, Paradis, Léogâne, 2015. Courtesy Fotostiftung & Focale



La famille d'Auguste Vautier-Dufour : Emma, Camille, Emmeline, Germaine, Hilda, Auguste, en patins sur le lac de Neuchâtel gelé, devant la villa Fleur d'Eau à Grandson. Vue probablement prise au Téléphot, vers 1910. Courtesy MSAP

Auguste Vautier-Dufour et le Téléphot

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 15.03. – 27.08.2017 ; vernissage 15.03.2017, 18h30
www.cameramuseum.ch

En été 2012, le Musée suisse de l'appareil photographique fut abordé par une famille en possession d'un fonds lié à Auguste Vautier-Dufour, l'inventeur du Téléphot. Consciente de sa valeur et de la précarité des conditions dans lesquelles se trouvait cet ensemble de documents et photographies, la famille songea aussitôt à l'institution veveysanne. En fin 2013, ce dépôt s'est transformé en don en vue d'une meilleure prise en charge de sa conservation et restauration. Grâce au soutien de Memoriav, ce fonds a pu être restauré sous la direction de Christophe Brandt de l'Institut suisse pour la conservation des photographies (ISCP) à Neuchâtel et fait l'objet de la présente exposition et d'une publication.

En Angleterre, Thomas Rudolph Dallmeyer, fils de John Henry, breveta le premier téléobjectif en 1891 en plaçant une lentille divergente à l'arrière d'une construction d'objectif normal pour agrandir l'image. L'idée sera reprise pour aboutir au début du 20^{e} siècle à la production de telles optiques par les principaux producteurs d'instruments photographiques. L'usage d'une focale plus longue (supérieure à la diagonale de la surface sensible) permet d'obtenir un angle de champ plus restreint tout en rapprochant des sujets éloignés, mais le dispositif devient lourd et encombrant. La téléphotographie est alors dans l'air du temps et ce dans des champs d'application divers tel que le domaine militaine, la photographie aérienne ou encore la photographie astronomique. Passionné d'astronomie, Auguste Vautier-Dufour a mené diverses expériences photographiques dès les années 1890.
Après des mois de travail, Auguste Vautier-Dufour et Emile Schaer élaborent un instrument de conception tout à fait novatrice, trois points le démarquant de l'usage d'un téléobjectif : la luminosité ; la netteté et le grossissement. Le brevet pour le Téléphot, système Vautier-Dufour et Schaer, était obtenu le 14 mars 1901. Pour commercialiser son appareil, Vautier-Dufour créa avec le photographe genevois Fred Boissonnas en 1904 la Véga, Société Anonyme de Photographie et d'Optique, sise à la rue Versonnex à Genève. Divers modèles furent produits dès 1904 : l'Aéro-téléphot pour les prises de vue aériennes, le Ciné-téléphot se montant sur une caméra ainsi qu'un modèle stéréoscopique, le Téléphot lui-même existant en divers formats et exécutions.
Commissaires de l'exposition : Katia Bonjour, Pascale et Jean-Marc Bonnard Yersin



Auguste Vautier-Dufour avec un Téléphot dans une forêt, vers 1910. Courtesy MSAP

Auguste Vautier-Dufour, originaire du Châtelard et des Planches (Montreux), naît le 19 septembre 1864 à Grandson. Fils de Jules Vautier et Louise-Charlotte Duvoisin, il appartient à une famille de notables de Grandson, propriétaire de la plus ancienne et la plus importante manufacture de tabacs vaudoise fondée par son oncle Henri Vautier en 1832 et dont il assumera d'ailleurs la direction.
Il épouse le 21 juillet 1887 Emma Dufour, fille de Charles Dufour, professeur de mathématiques et d'astronomie à l'Académie puis à l'Université de Lausanne, et d'Aimée-Rosalie Falquier. Ils ont quatre enfants: Emmeline Germaine, Hilda et Camille.
Passionné de photographie astrale et de sciences, il fait construire à Grandson la villa Fleur d'Eau équipée d'une coupole et d'un observatolre. Sa soif de connaissance ainsi que son incroyable éclectisme permettent à Auguste Vautier-Dufour d'imaginer et d'inventer le Téléphot. Si son invention ne lui apporte pas la fortune, elle fait cependant de lui «un savant dont notre pays s'honorait»*.
Dès 1903 et jusqu'à la fin de sa vie, Auguste Vautier-Dufour sillonne la Suisse romande afin de transmettre sa passion au public lors de nombreuses conférences et projections. Auguste Vautier-Dufour meurt le 02.12.1932 à Grandson.

Le fonds est constitué des documents suivants:
- environ 360 tirages photographiques de divers formats, dont de nombreuses copies contact
- une soixantaine de cartes de visite et cartes de cabinet
- environ 190 cartes postales sur papier au gélatino-bromure d'argent
- 168 diapositives sur verre
- 3 tirages collés sur carton de vues de Grèce réalisées par Frédéric Boissonnas au moyen d'un Téléphot
- 1 album Kodak contenant des photographies réalisées avec un appareil Kodak du début du XXe siècle
- divers documents imprimés et manuscrits

Source : dossier de presse

* "Décès de l'inventeur du Téléphot", *L'Illustré*, n°51, 15 décembre 1932, p.1612



© F&D Cartier, Wait and See, 2016, papiers photographiques exposés à la lumière, dimensions variables. Courtesy Musée d'art Pully

EXPOSITIONS EN COURS

Evidences du réel. La photographie face à ses lacunes
Musée d'art, Pully, 16.02. – 30.04.2017
www.museedartdepully.ch

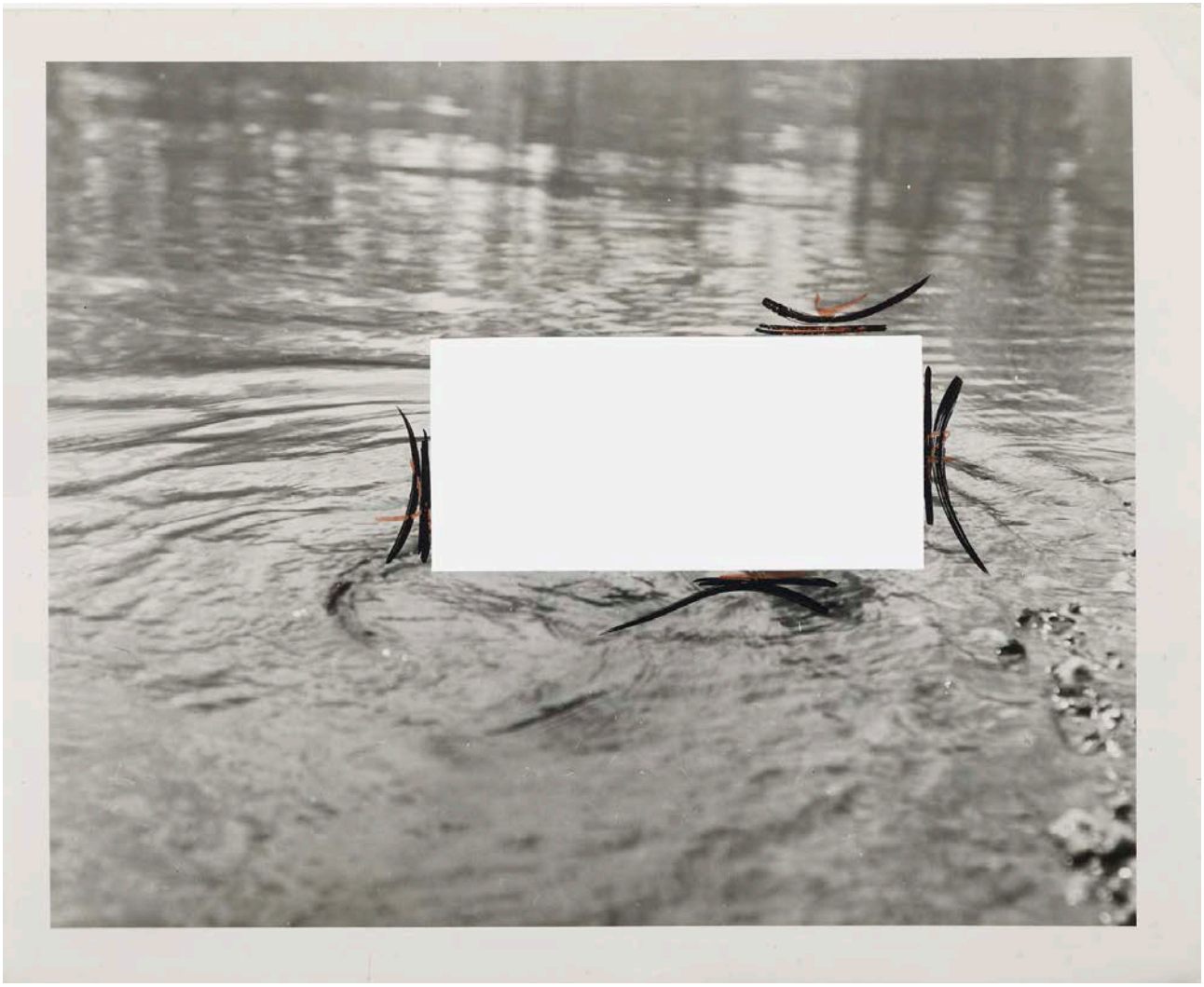
Avec : Martina Bacigalupo, Eric Baudelaire, Rebecca Bowring, Aliki Braine, F&D Cartier, Cai Dongdong, Hans-Peter Feldmann, Mishka Henner, Laurent Kropf, Bill McDowell, Simon Rimaz, Simon Roberts, Miguel Rothschild, Joachim Schmid, Corinne Vionnet, ainsi qu'une proposition des étudiants de la formation supérieure en photographie du CEPV (Centre d'enseignement professionnel de Vevey)

Évidences du réel questionne l'absence de représentation dans l'image photographique. La force première de la photographie réside dans son évidence : évidence d'un réel qui se voit et auquel le spectateur croit. Mais que nous dit le cliché lorsque ce réel est caché, coupé, gratté ? Les artistes réunis dans cette exposition découpent, trouent, griffent ou effacent des images. Ils remettent en question l'illusion de la photographie et confrontent le spectateur à l'évidence d'une matière incisée, parfois meurtrie et lacunaire, mais surtout vivante.

Réunissant des approches très variées, l'exposition impose d'abord des rapprochements formels. Certains artistes se réapproprient des photographies – déjà abîmées et lacunaires ou qu'ils effacent eux-mêmes, – alors que d'autres créent de nouvelles œuvres. Qu'il s'agisse d'un trou dans le négatif ou dans le positif, dû à l'usure, à un coup de ciseaux ou de perforatrice, le vide s'impose au regard du spectateur. Il supprime l'objet photographié, intrigue par son formalisme et exige de voir d'abord le papier qui l'entoure, sa matière concrète et l'absence qui s'y creuse. A l'ère du tout numérique, chacune des œuvres interroge notre rapport au réel et engage à chercher, puisque l'on n'y voit plus rien, ce que le vide veut malgré tout nous montrer.

Cette exposition permet de présenter à un large public des œuvres d'artistes internationaux, notamment Hans-Peter Feldmann, Joachim Schmid ou encore Mishka Henner, mais aussi locaux tels que Simon Rimaz Rebecca Bowring ou encore F&D Cartier. Au deuxième étage, des travaux réalisés par les étudiants du CEPV, sous la direction des artistes Stefan Burger et Patrick Hari (notamment pour la conception de la scénographie originale), développent une approche résolument contemporaine.

Publication : Le Musée d'art est co-éditeur avec les éditions Ithaque, Paris, de l'ouvrage *L'Évidence, le vide, la vie. La photographie face à ses lacunes,* dont les textes sont signés par Pauline Martin.
Curatrice invitée : Pauline Martin, historienne de l'art, commissaire associée au Musée de l'Elysée.



© Simon Rimaz, Unusual views of unknown subjects, UWUS#065, Cut 10%, 2013, tirage argentique découpé, 20x25 cm



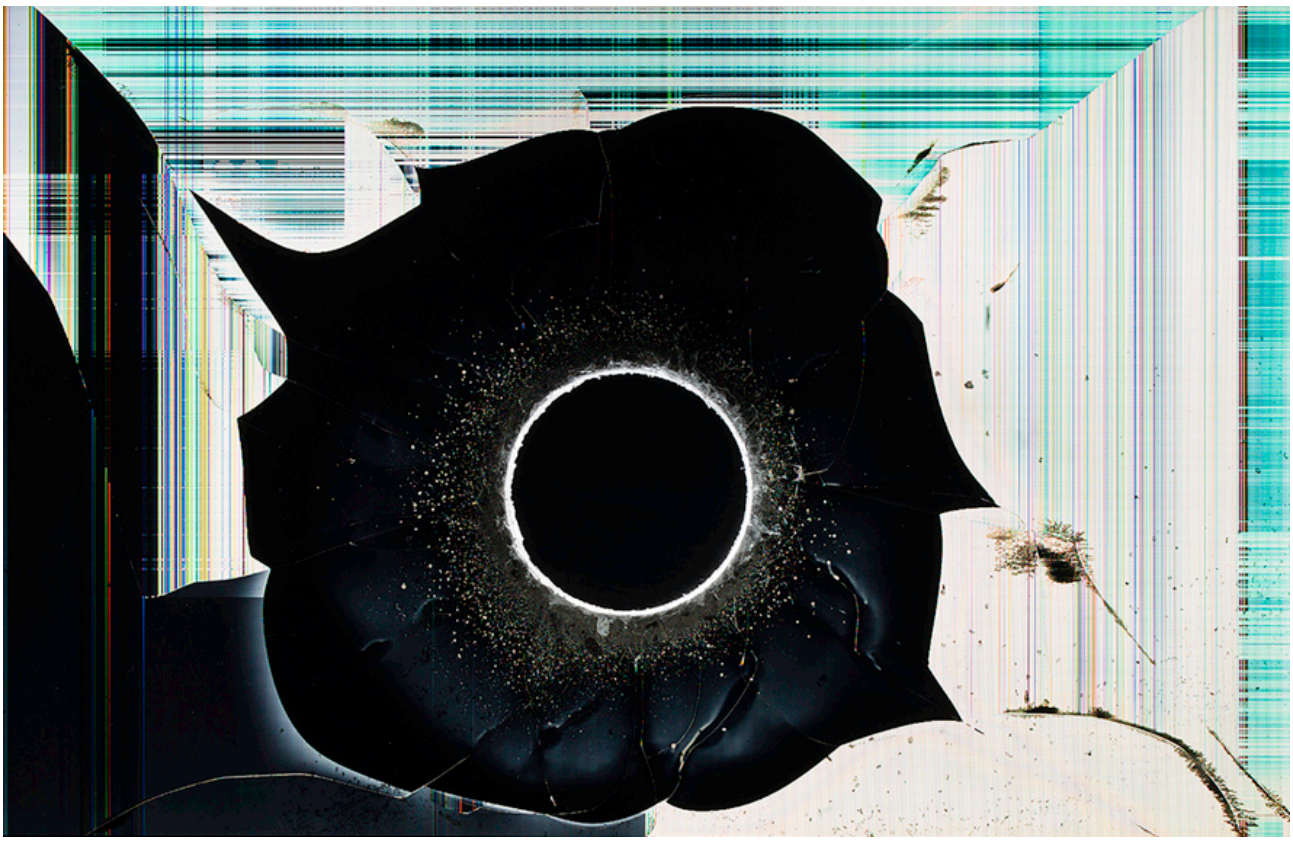
© Hans-Peter Feldmann, Two Girls with Shadow, 1999, 48.3x46.6 cm.
Courtesy Musée d'art Pully



© Eric Baudelaire, WAD Magazine #35 p.297 [sic], Yokohama, 2008, 2009, 81x63 cm.
Courtesy Musée d'art Pully



© Cai Dongdong, Rolled Road, 2015, photographie gélatino-argentique, 62x54x5 cm. Courtesy Musée d'art Pully



© Pascal Blum / CEPV, Hors-écran, HP Pavilion DV9000, impression jet d'encre sur wallpaper, 2016

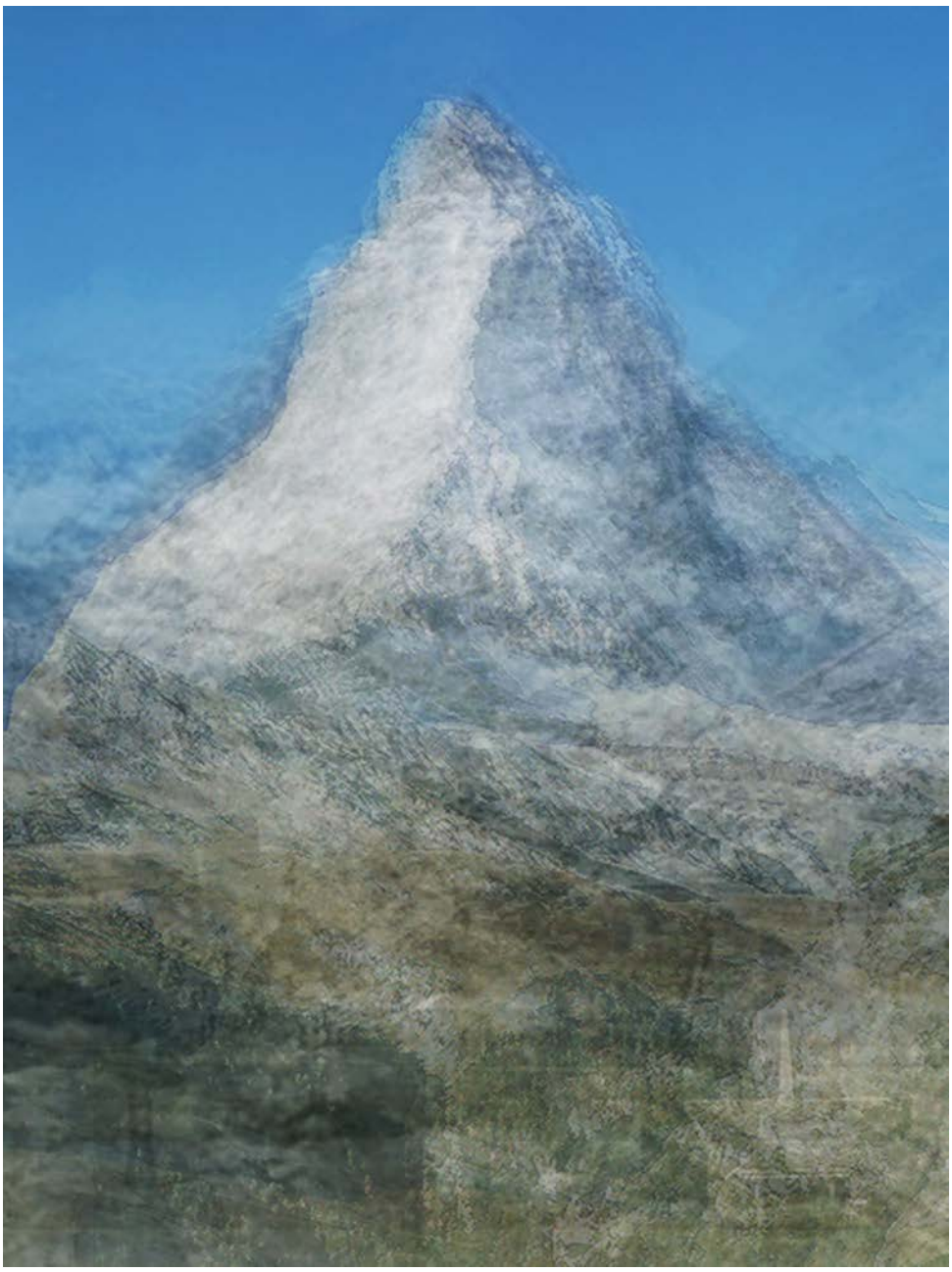


Gabriel Lippmann, Le Cervin, 1891-1899 © Musée de l'Elysée. Collection du Musée de l'Elysée, Lausanne

Sans limite. Photographies de montagne
Musée de l'Elysée, Lausanne, 25.01. – 30.04.2017
www.elysee.ch

L'exposition *Sans limite. Photographies de montagne*, part du constat que la photographie a inventé le paysage de montagne en le révélant aux yeux du monde. La photographie est héritière d'une certaine idée de la montagne et du sublime, intimement liée au romantisme pictural. Jusqu'au 19^{e} siècle, la montagne était considérée comme « le territoire de Dieu », lieu maudit et fantasmé, où nul ne pouvait se rendre. Les pionniers de la photographie en montagne ont permis de découvrir les sommets jamais atteints auparavant.

Avec près de 300 tirages exposés, dont plus des trois quarts proviennent des collections du Musée de l'Elysée, Daniel Girardin, commissaire de l'exposition et conservateur en chef au musée, met à l'honneur des tirages de toutes les époques, dont de nombreux travaux contemporains, et souligne : « Les montagnes, et plus particulièrement les Alpes d'Europe, sont le point fort des collections du Musée de l'Elysée. Parmi les trésors des collections exposés, il y a des plaques de Gabriel Lippmann, des tirages de René Burri, Emile Gos, Francis Frith, Adolphe Braun et William Donkin. Et aussi des contemporains comme Balthasar Burkhard, Matthieu Gafsou, Pierre Vallet ou Iris Hutegger. »



© Corinne Vionnet, Matterhorn, de la série Photo Opportunities, 2006. Collection Musée de l'Elysée

L'exposition s'articule autour de quatre approches de la photographie de montagne :
- la photographie scientifique, qui présente de nombreux tirages de glaciers et a permis l'étude des roches et la documentation visuelle de la géologie
- la photographie touristique qui, dès 1860, facilite la vente de centaines de tirages aux touristes
- la photographie d'alpinisme qui dévoile des paysages de montagnes inaccessibles
- la photographie artistique.

Ces quatre directions s'associent au fur et à mesure que le visiteur avance dans l'exposition. Celle-ci met en évidence les stratégies formelles qu'utilisent les photographes afin de présenter la montagne : l'horizontalité, la verticalité, la frontalité et la contre-plongée ou vue aérienne. L'exposition met également en valeur les techniques prisées par les photographes : les grands formats au 19^{e} siècle, les panoramas, les photographies stéréoscopiques et les très grands formats numériques contemporains.

Publication : *Sans limite. Photographies de montagne* est publié en janvier 2017 par le Musée de l'Elysée en coédition avec Les Editions Noir sur Blanc, sous la direction de Daniel Girardin, version française et anglaise.
Commissariat : Daniel Girardin, assisté d'Emilie Delcambre et Maéva Besse.



Balthasar Burkhard, Montagne blanche, 1993 © Estate Balthasar Burkhard. Reproduction © Musée d'art du Valais, Sion, Michel Martinez



© Jacques Pugin, #001 Glaciers, Rhonegletscher, 46°34’48" N 8°23’12" E, 2015. Collection du Musée de l’Elysée



© Mathieu Bernard-Reymond, Seuil, de la série Transform: Power, 2015. Courtesy MBAL

Abstraction
MBAL – Musée des beaux-art du Locle, Le Locle, 19.02. – 28.05.2017
www.mbal.ch

Avec : Anni Albers, Ljubodrag Andric, Mathieu Bernard-Reymond, Claudia Comte, Sol LeWitt, Wolfgang Zät.

Le MBAL dédie son premier cycle d'expositions de l'année à six artistes à l'approche résolument abstraite. Le pionnier de l'art conceptuel américain Sol LeWitt est mis à l'honneur avec 6 dessins muraux réalisés in situ et exceptionnellement présentés pour une durée de 8 mois. Une exposition monographique à Anni Albers offre une vue d'ensemble sur son œuvre gravé, technique qui lui permet d'explorer tant les couleurs vives que les formes géométriques. Quatre artistes contemporains complètent cette programmation ambitieuse : Claudia Comte, l'une des artistes suisses les plus en vue sur la scène internationale et qui fut la lauréate du Prix de la ville du Locle lors de la dernière Triennale de l'art imprimé, le graveur Wolfgang Zät, et les photographes Mathieu Bernard-Reymond et Ljubodrag Andric.

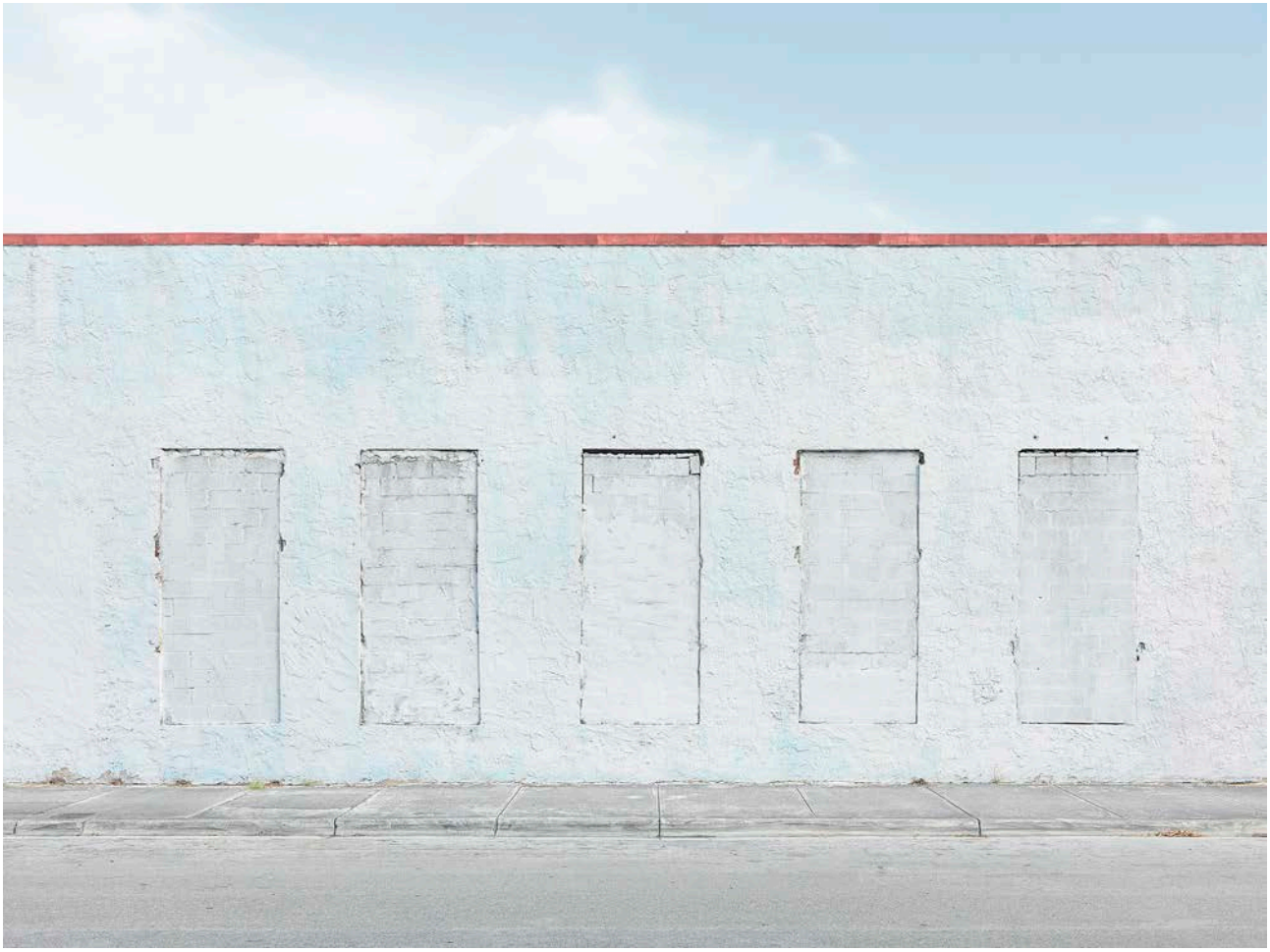


© Mathieu Bernard-Reymond, Transformation (Piscine de stockage, 191, Fessenheim), de la série Transform: Power, 2015. Courtesy MBAL

Mathieu Bernard-Reymond. Transform: Power

Travaillant à la frontière de la photographie documentaire et plasticienne, Mathieu Bernard-Reymond (1976, FR) s'intéresse à la notion de production et de transformation. La série *Transform* se fonde sur des images réalisées dans des centrales nucléaires et hydrauliques montrées au travers de détails architecturaux. Certaines images sont ensuite manipulées par un algorithme qui leur fait perdre leur apparence documentaire pour devenir de plus en plus abstraites. L'interaction entre enregistrement du réel et interprétation artistique s'établit également par un accrochage complexe des images qui se juxtaposent à la manière d'un collage.

À l'occasion de l'exposition, le MBAL sort une édition « Pouvez-vous nous parler de ... ». Il s'agit du troisième numéro de la série d'interviews d'artistes publiés en lien avec les expositions que le musée consacre à la nouvelle génération de créateurs travaillant avec les outils numériques.

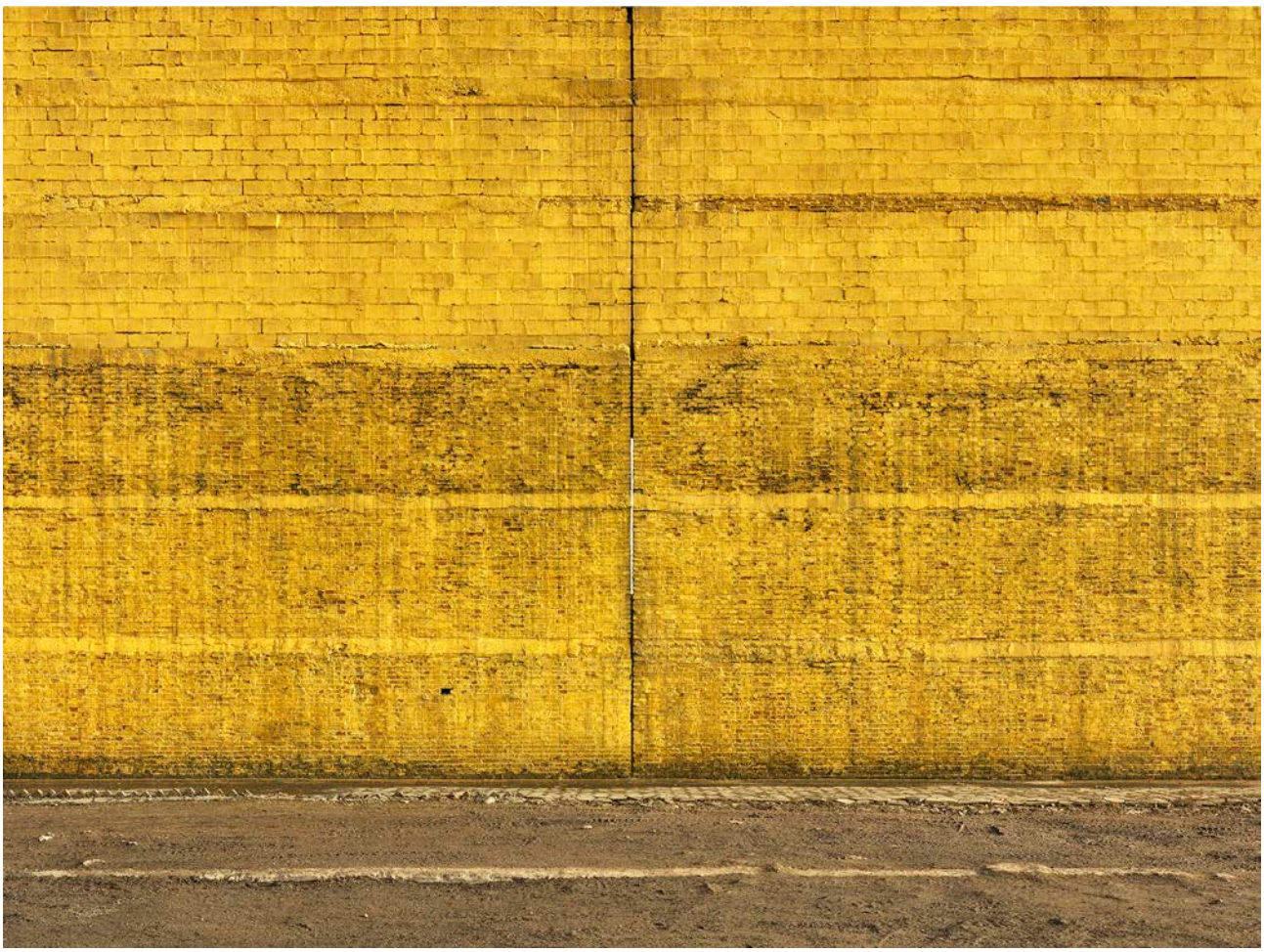


© Ljubodrag Andric, Miami 7, 2011

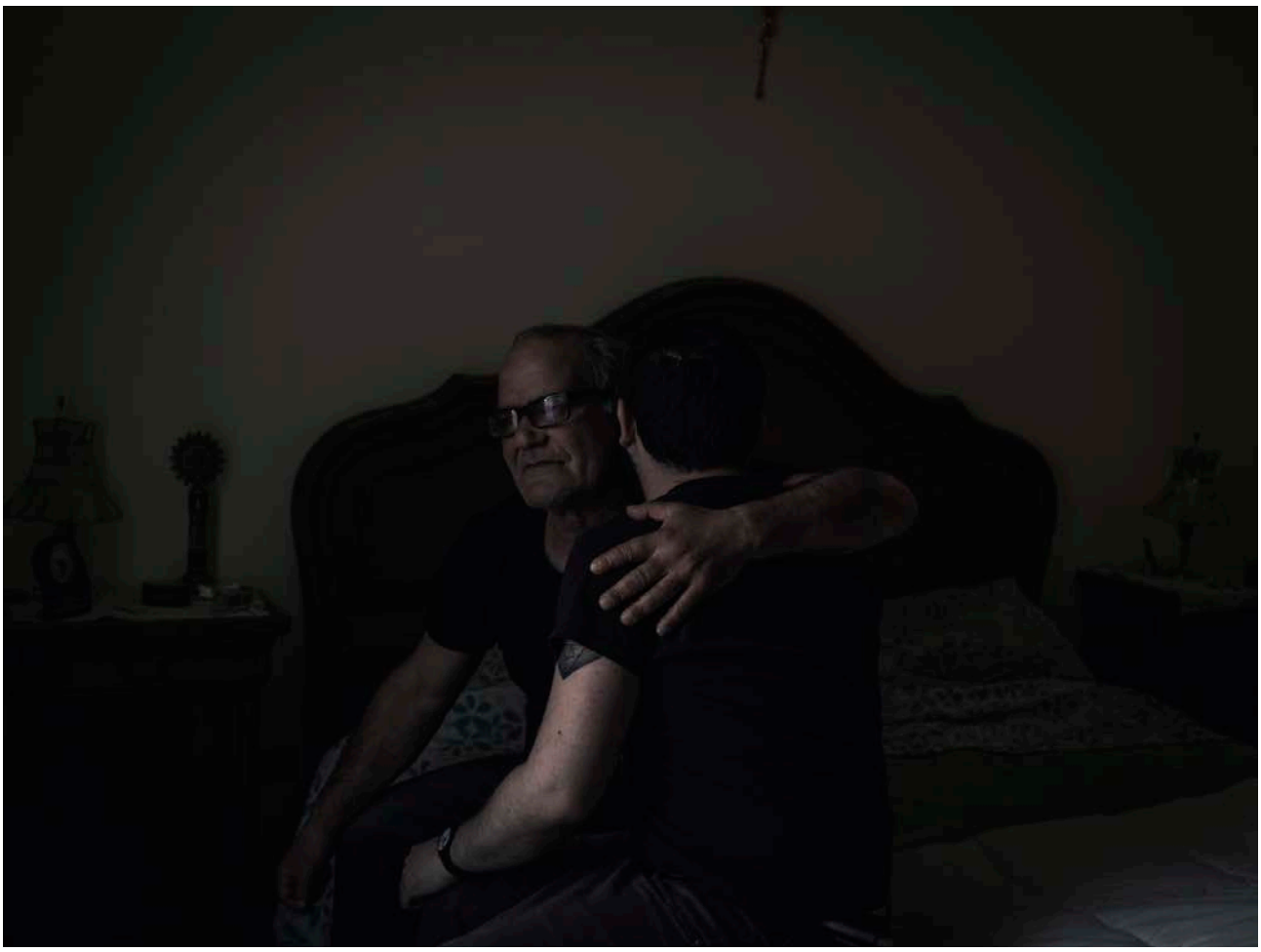
Ljubodrag Andric

Le travail de Ljubodrag Andric, exposé pour la première fois en Suisse, s'inscrit d'avantage dans l'histoire de la peinture que dans celle de la photographie. L'artiste photographie des murs de différentes villes du monde et pourtant ce n'est pas ce que nous retenons de ses œuvres, toutes dénuées de présence humaine ou d'information en lien avec leur environnement. Ces images nous invitent à aller au-delà des détails qui sont donnés à voir (marques du béton, irrégularité des briques, salissures). Chez Andric, l'interchangeabilité des couleurs et de la lumière est centrale. Il est aussi question de matières, de textures, de lignes, de symétries et de surfaces. Quant au sens à donner à ces images, il s'enveloppe de mystère et se dérobe volontiers à nous.

L'exposition de Ljubodrag Andric, né à Belgrade en 1965, s'inscrit dans la programmation du Printemps culturel neuchâtelois consacré en 2017 aux Balkans.



© Ljubodrag Andric, China 9, 2013. Courtesy MBAL



© Salvatore Vitale, My father embracing me, 2015. Courtesy Photoforum

Salvatore Vitale & Jonny Briggs. Relations de famille : chance et gros orages

Photoforum PasquArt, Bienne, 29.01. – 23.04.2017
www.photoforumpasquart.ch

" La famille peut signifier la patrie, un foyer dans lequel on aime revenir. Elle peut être composée de personnes avec lesquelles on se sent lié, ou devant lesquelles on cherche inlassablement à fuir. Certains souhaitent faire partie d'une famille, d'autres craignent de ne pas pouvoir s'échapper des griffes du lien de sang. Les ressemblances mutuelles sont d'abord saluées et relevées avec taquinerie, puis niées une fois adulte.

Dans une perspective sociologique, la famille désigne une communauté construite autour d'un partenariat - mariage, partenariat civil, adoption ou filiation - qui, dans l'espace culturel occidental, est souvent composé des parents ou titulaires de l'autorité parentale (éventuellement augmenté de proches vivant dans le même foyer) et des enfants. La représentation de la famille nucléaire est basée sur un concept fondamental issu de la société civile du 18ème siècle. L'historien français Philippe Ariès (1914-1984) développe dans son principal ouvrage *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime* l'idée que, à cette période, la famille en tant qu'institution d'héritage de biens, de situation et de nom devient une institution de transmission de normes et de valeurs morales, qui intègre autant l'univers émotionnel des parents que des enfants. Les concepts de la vie familiale proviennent de pratiques sociales et sont façonnées par des perceptions sociétales et culturelles. Les pratiques photographiques faisant le portrait de l'environnement domestique ou de la famille sont nombreuses et diverses dans l'art et l'histoire de l'art: de nature documentaire, comme par exemple chez Diane Arbus et Nan Goldin, ou artistiquement stylisées et mises en scène comme chez Thomas Struth, Gregory Crewdson ou Sally Mann. Tous examinent les relations complexes et leur histoire, tout en interrogeant leur propre position au sein de cette structure de représentation.



© Salvatore Vitale, Piana, 2015. Courtesy Photoforum

Nous nous réjouissons d'interroger le genre de la photographie de famille à la lumière de deux corpus ayant chacun une perspective personnelle: l'artiste britannique Jonny Briggs conçoit, à l'aide de procédés complexes, un univers d'images surprenant, dans lequel une étincelle d'inspiration se transforme en superpositions plastiques. A l'aide d'atmosphères tirées sur grands formats, Salvatore Vitale parle de la distance et de la proximité entre son père et lui. La notion de famille nucléaire n'est de loin pas obsolète, et offre toujours la possibilité d'éclairer la relation, à première vue ordinaire, entre la mère, le père et l'enfant. Pour ce faire, Jonny Briggs et Salvatore Vitale composent des récits personnels. Dans l'exposition, des images animées et des séquences vidéo complètent les récits photographiques des deux artistes. Objet, image et son forment ainsi un dialogue.

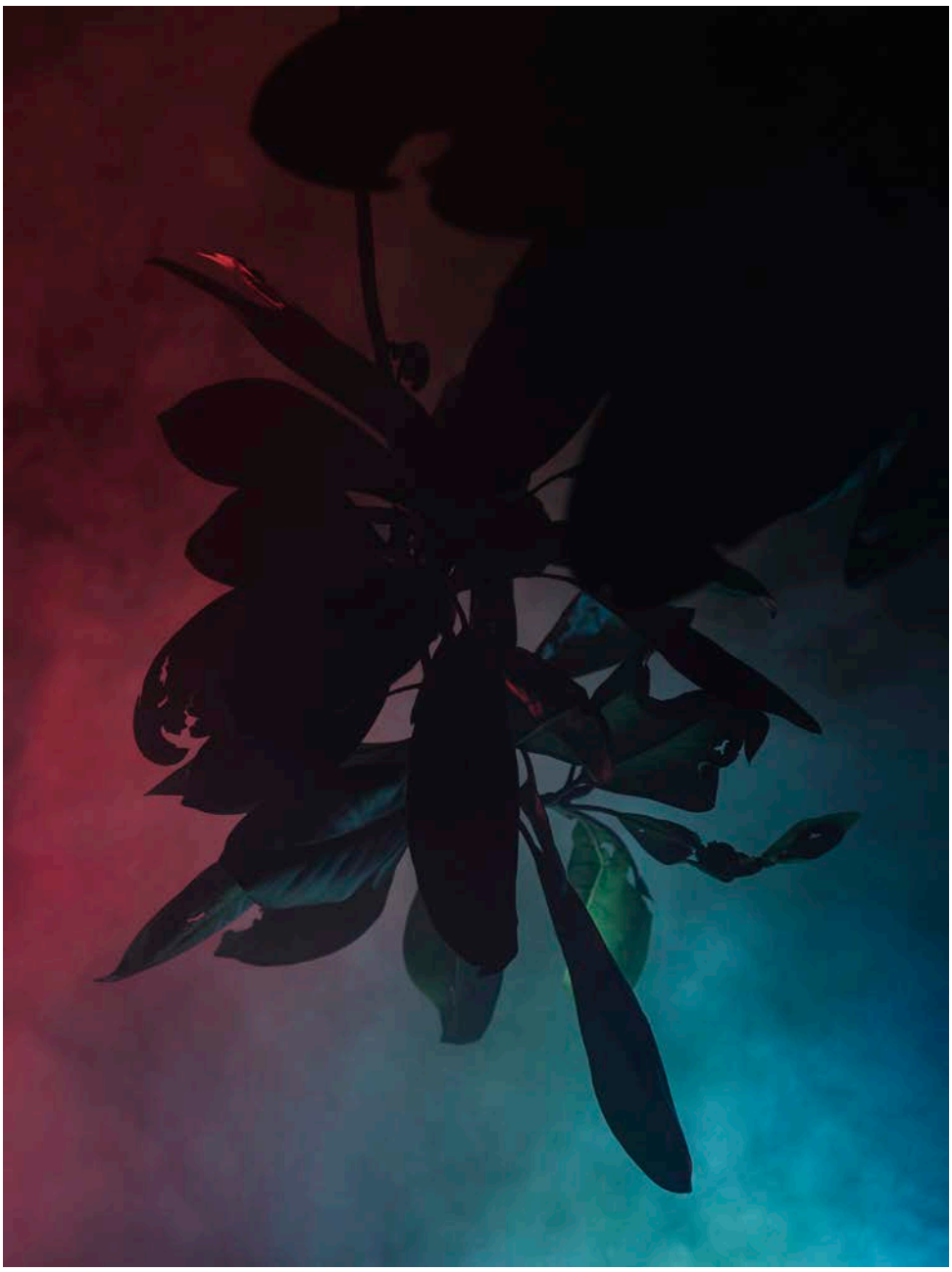
Salvatore Vitale (1986, vit et travaille à Lugano) démontre dans sa série *The Moon was Broken* que la photographie ne raconte pas uniquement des histoires, mais qu'elle permet aussi de pallier aux lacunes de la mémoire. Après avoir quitté à 18 ans la maison familiale située à Caronia, petit village du nord de la Sicile, Salvatore Vitale ne se rend plus que de rares semaines par année dans le village de son enfance, au bord de la mer tyrrhénienne. En 2014, Vitale décide d'examiner les causes de l'éloignement progressif entre son père et lui. Quand il se remémore son enfance et son adolescence, il y décrit son père comme un typique patriarche sicilien: un homme silencieux, ne partageant pas volontiers ses sentiments. Cependant, père et fils se sont toujours sentis intimement liés. Pendant deux ans, Salvatore Vitale rendit régulièrement visite à son père afin de découvrir, par des conversations exténuantes, pourquoi ils se sont progressivement éloignés. Ce processus douloureux fit resurgir des sentiments de remords, mais aussi des souvenirs et des explications: finalement cette démarche signifia pour Salvatore Vitale la confrontation à sa propre histoire. Chaque symbole, lieu ou thème incarne dans ses images la possibilité de redécouvrir quelque chose.



© Salvatore Vitale, NGC-6888/crescent Nebula, 2014. Courtesy Photoforum

Dans trois espaces d'expositions différents, il décrit un catalogue de divers états émotionnels qui forment un ensemble atmosphérique. Le sentiment de perte est l'amorce de la série *The Moon was Broken*, et fait office de fil rouge dans l'ensemble du corpus. Quand à l'âge de 5 ans, le jeune Salvatore découvrit la lune suspendue dans un ciel nuageux en rentrant de la fête foraine annuelle, il se mit à pleurer: la surface à l'aspect brisé l'attrista au plus profond. Ce qui peut être perçu comme une observation enfantine tristement magique, signifie aujourd'hui pour Vitale un funeste signe avant -coureur. Peu de temps après, son père survécut par chance à un grave accident de voiture.

Salvatore Vitale utilise différentes techniques: la lumière relie les divers plans images entre eux, comme la douce lumière lunaire et la lumière métallique des phares de voiture. La capture de la lumière, le temps nécessaire à celle-ci, est un facteur déterminant dans le média photographique. Les deux années durant lesquelles l'artiste a travaillé à la série *The Moon was Broken* étaient marquées par l'attente: l'attente de son père, assis muet à ses côtés, peut-être en train de taire une réponse ou simplement satisfait de ne rien devoir dire. L'attente de la fin du temps d'exposition, seul sur des routes traversant des paysages rocailleux. L'extension du temps qui, lorsqu'on s'abandonne au souvenir ou qu'on se met à la recherche de fragments de mémoire, nous paraît alors visqueux et coriace."
Nadine Wietlisbach, directrice Photoforum Pasquart
Relecture : Magdalena Bucher. Traduction française : Valérie Rohrbach



© Salvatore Vitale, Magnolia tree, 2015. Courtesy Photoforum



© Jonny Briggs, Untitled, 2016. Courtesy Photoforum

" Jonny Briggs (1985, vit et travaille à Londres) s'intéresse depuis plus de douze ans à son environnement familial. Ses photographies montrent des mises en scène complexes, dans son atelier et à l'extérieur, dont ses parents sont les principaux protagonistes. Un deuxième regard révèle la frontière parfois floue entre les parents et l'enfant, entre l'Autre et le Soi, entre reconfigurations réelles et installations artificielles. Briggs s'inspire des archives familiales: dans des boîtes et des tiroirs se trouvent d'innombrables photographies anciennes, principalement prises par son père. Dans grand nombre de ses travaux, Jonny Briggs semble s'approprier le regard de son père. Dans un premier temps, il reporte son idée sur papier, en la développant à l'aide d'esquisses et de dessins surréalistes. Il décrit ce processus comme ludique, intuitif et expérimental. Briggs perçoit son travail comme la rencontre de souvenirs paradoxaux et considère l'interaction entre les anciens et les plus récents travaux comme un tissus fondamental. La combinaison d'éléments divers, en lien avec les matériaux et leurs significations intrinsèques, a pour résultat une composition visuelle complexe dont le décryptage peut se révéler de manière imprévue.

Pour l'image *Untitled (self painted grey, cradling photograph of eye as a child, obscuring my own eyes, in front of backdrop held by partner*) Briggs demande à son partenaire de poser sur une souche de bois, dans la forêt proche de la maison familiale, avec une photographie représentant son œil alors qu'il était enfant.



© Jonny Briggs, Order, ordered, disorder, 2016. Courtesy Photoforum

L'image rappelle la carte de tarot du pendu : la posture du pendu fait référence au développement en profondeur. L'auréole démontre que grâce à une réorientation et à une perception inversée du monde, il est possible de parvenir à l'illumination. Le monde est alors inversé en mettant le terrestre en dessus du divin.
Order / Disorder / Disordered montre les dents et la mâchoire inférieure de la mère de Briggs mordant dans une pièce de tapisserie. Son visage est caché par un tableau d'une nature morte. Une nature morte se substitue à son visage que l'on ne peut reconnaître. La mère de l'artiste semble incorporer son environnement ou au contraire, l'environnement prend possession de son apparition. Sur les bords de la mise en scène apparaissent des brins d'herbes. Donneraient-ils aux spectateurs une indication sur la création de la composition? Dans *Untitled, 2016*, le masque en latex du visage du père de Briggs est lié chromatiquement à une pièce de tapisserie, laquelle est épinglée à côté d'une image du même ensemble photographié – une représentation d'une parcelle de forêt se trouvant dans le voisinage de la maison familiale. L'œil est celui du père de Briggs, et le siège qui encadre l'ensemble, celui de la mère. Différentes versions de la réalité et de la falsification sont confrontées, et la question du cadre dans le cadre est poussée à l'extrême, à la manière de Magritte. "
Nadine Wietlisbach, directrice Photoforum Pasquart
Relecture : Magdalena Bucher. Traduction française : Valérie Rohrbach

Source : dossier de presse



© Jonny Briggs, Untitled, 2016. Courtesy Photoforum



© Jonny Briggs, Natural Inside, 2011. Courtesy Photoforum



© Angela Marzullo, Makita The Witch, 2008. Courtesy CPG

Angela Marzullo. Feminist Energy Crisis

CPG – Centre de la Photographie, Genève, 27.01. – 12.03.2017
www.centrephotogeneve.ch

Dès ses premières œuvres, Angela Marzullo (1971 Zurich, vit et travaille à Genève) n'a cessé d'explorer le féminisme non seulement comme un fil conducteur de son art, mais de sa vie tout court. L'exposition au CPG permet au public de découvrir de nouveaux travaux photographiques qui soulignent la place du médium dans son processus conceptuel et sa pratique performative.

" Depuis son apparition sur la scène artistique il y a maintenant vingt ans, Angela Marzullo n'a cessé de marquer le public par ses performances, actions, installations, vidéos, résolument détonantes, provocantes et constamment rehaussées d'un humour décalé salvateur. Véritable conducteur énergétique, elle s'applique à réévaluer et réarticuler les influences socio-culturelles qui lui tiennent à coeur, croisant régulièrement les courants de pensées féministes. Que ce soit via son alter ego Makita, héroïne polymorphe revêtant à tour de rôle les attributs associés à la femme dans l'imaginaire collectif - sorcière/amazone métalleuse, Bunny de *Playboy*, androgyne nonchalant(e), star aguicheuse, garçon manqué -, ou en tant que figure maternelle, dans les travaux où elle met en scène ses filles, Stella et Lucie, Marzullo peut se targuer de remplir un véritable rôle de passeuse. Récipiendaire d'un héritage hétérogène, complexe à s'approprier sans tomber dans le dogmatisme ou l'essoufflement, elle interpelle et pose des pistes de réflexions pour une appréhension renouvelée des questionnements féministes. Acte de passation donc que cette exposition *Feminist Energy Crisis*, qui propose un parcours rétro/intro/prospectif dans l'univers de l'artiste, axé sur la dimension photographique de son travail, à travers des pièces inédites dialoguant avec des travaux préexistants, réactivés pour l'occasion. "
Maud Pollien

Evénements : *Work in progress* sous forme d'une performance quotidienne de l'artiste, chaque matin à 11h, pendant les 28 premiers jours de l'exposition.
Samedi 4 mars à 11h : Rencontre avec Angela Marzullo, Barbara Polla (galeriste, auteure et curatrice) et Sophia Djitli (chercheuse en études de genre).



© Angela Marzullo, Makita Free, 2016-2017. Courtesy CPG



© Gérard Pétremand, de la série Rêvé…Venise, n°58, 2016. Courtesy Fondation Auer Ory

Gérard Pétremand
Fondation Auer Ory pour la photographie, Hermance, 02.02. – 15.05.2017
www.auerphoto.com

Cette exposition personnelle montre une vision pictorialiste de la ville en 2016. Gérard Pétremand (1939, CH) ne nous a pas accoutumé à des images de quidams dans leurs milieux. Et s'il choisit de le faire dans sa série *Rêvé ... Venise*, c'est bien pour, une fois de plus, prendre les fausses vérités à rebours, se placer là où ne l'attendait pas et nous interroger sur ce que l'on voit, voire sur ce que l'on perçoit.
Loin de tout cliché ou *veduta* clinquante propice au *selfie* ou à l'attractivité touristique, l'artiste nous donne à voir cette Venise où ses rares habitants promènent leur solitude comme leurs chiens, et dissimulent leur intimité derrière les innombrables grilles de cette ville décor. Les scènes les plus banales y prennent des airs d'intrigues, voire de drame imminent, le bâti campant une mise en scène stimulant notre imaginaire. Tous nos sens captent à notre insu cette vision quotidienne qui finalement nous imprègne plus durablement que les visites « obligées» des sites emblématiques.



© Gérard Pétremand, de la série Rêvé…Venise, n°68, 2016. Courtesy Fondation Auer Ory

Gérard Pétremand est né le 20 juillet 1939 à Genève. Il fait ses débuts en photographie à Paris auprès d'Edouard Boubat et Jean-Philippe Charbonnier pour le magazine *Réalités* et collabore aux éditions Connaissances de Arts et Réalités-Hachette. De retour en Suisse il ouvre son propre studio à Genève. En 1974 il devient photographe indépendant et publicitaire et travaille pour de nombreuses marques puis se consacre ensuite à des recherches personnelles (*Architecture rurale en suisse, De la tête aux pieds* sa première série, *Lux, Photosourires, Peinture de lumière*, images couleur de *Identités*, etc).
Notons comme événements majeurs : Il crée un drapeau pour la commémoration de l'entrée de Genève dans la Confédération suisse (Pont du Mont-Blanc Genève). Il crée des objets et des jouets dont la fameuse Vache rouge. Il participe à neuf émissions de la TV Suisse Romande *Sur un plateau*, collabore à l'émission de Radio Suisse Romande *Empreintes des arts*. Parallèlement, il voyage et photographie dans le monde, réalise des décors de théâtre. Plasticien en architecture, il collabore comme expert à l'EPFL à Lausanne. Participant à de nombreux concours dans le monde, une douzaine de prix viennent couronner ses travaux. Tout au long de ses soixante ans d'activité, il pratique une photographie constamment renouvelée dans ses enjeux, ses techniques et ses réalisations.

Source : communiqué de presse



© Gérard Pétremand, de la série Venise, décors froissés, 2016. Courtesy Fondation Auer Ory



© Anne Lutz & Thomas Stöckli

Bipolaire

Espace Abraham Joly, Belle-Idée HUG, Chêne-Bourg, 09.02. – 28.04.2017
www.arthug.ch

Avec : Pauline Aellen, Nathan Hofstetter, Kim Andenmatten, Alain Kissling, Jeremy Ayer, Anne Lutz & Thomas Stöckli, Guillaume Baeriswyl, Marc Pahud, Brigitte Besson, Liliane Sticher, Adrienne Bovet, Scott Typaldos, Noé Cotter, Collectif UPHO, Emilie Crittin, Lucie Viriot, Théa Giglio, Marieke Zapas'nik.

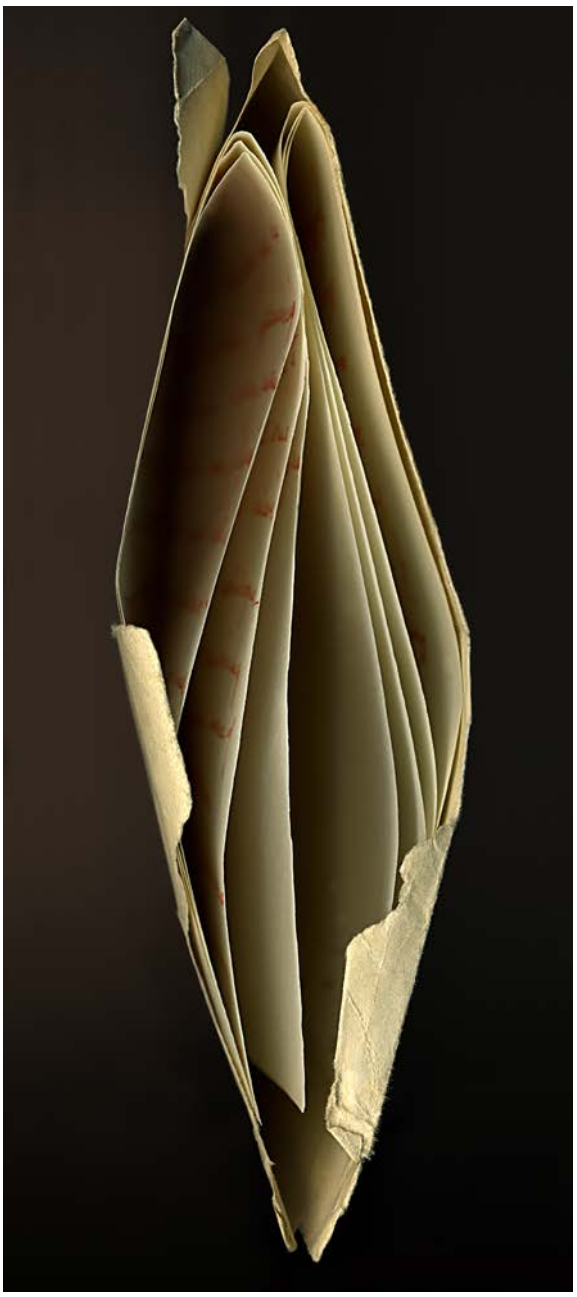
Vingt photographes racontent la maladie en images. Professionnels ou amateurs, ils invitent le spectateur à s'interroger sur la représentation d'une maladie psychique et, ainsi, ouvrent le dialogue à travers une multiplicité de regards. Un projet de l'association Synapsis avec le soutien de la Fondation Engelberts et des Affaires culturelles des HUG, en collaboration avec le Service des spécialités psychiatriques, Unité des troubles de l'humeur du DSMP des HUG.



© Veronica Bailey, Russell's modern Europe,de la série Hours of Devotion, 2007, tirage Lambda, 186x126 cm. Courtesy Bernheimer Fine Art

Veronica Bailey. Memories within the Archives
Bernheimer Fine Art, Lucerne, 09.02. – 13.04.2017
www.bernheimer.com

Veronica Bailey (1965, GB ; vit à Londres) produit des séries photographiques issues de ses visites dans différentes archives. L'artiste explore les moyens de communication humains traditionnels et la nostalgie des connaissances transmises par les différents supports sur papier : livres, journaux, lettres… devenus rares à l'ère du rapport immatériel aux savoirs. L'artiste approche les objets du quotidien en réalisant des images très composées où chaque sujet est mis en valeur devant un fond sombre par un éclairage doux et subtil. Les traces d'usage et des bribes de textes manuscrits dévoilent le vécu de chaque chose, tout en révélant la touche subjective propre à la démarche de Veronica Bailey.



© Veronica Bailey, Mad with Envy, de la série Postscript, 2005, tirage Lambda, 72.4x32 cm. Courtesy Bernheimer

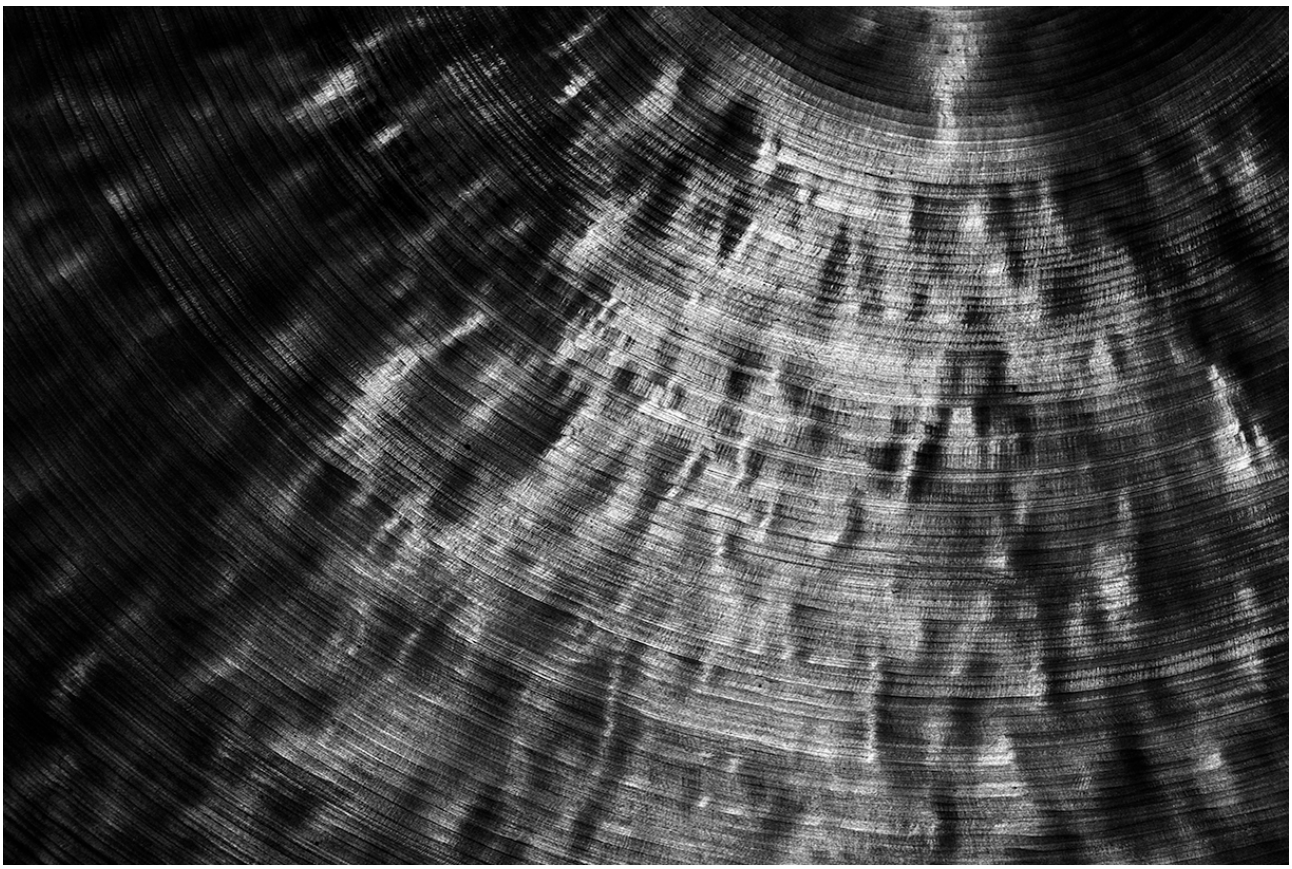
From: Roland Penrose
[21 Downshire Hill, Hampstead, London]
To: Madame Lee Miller Eloui,
Villa Albeit, Sharia Sabri Pacha, Dokki, Giza, Cairo
Postmarked: Cairo 8pm April 8th 1938.



© Veronica Bailey, Apollo, de la série Modern Myths, 2010. Courtesy Bernheimer Fine Art



© Veronica Bailey, Hestia, de la série Modern Myths, 2010. Courtesy Bernheimer Fine Art



© Christian Scholz, Beckenregion, 2011, tirage gélatino-argentique, 32x43 cm. Courtesy Bildhalle

Christian Scholz. The Body Project
Bildhalle, Zurich, 10.02. – 23.03.2017
www.bildhalle.ch

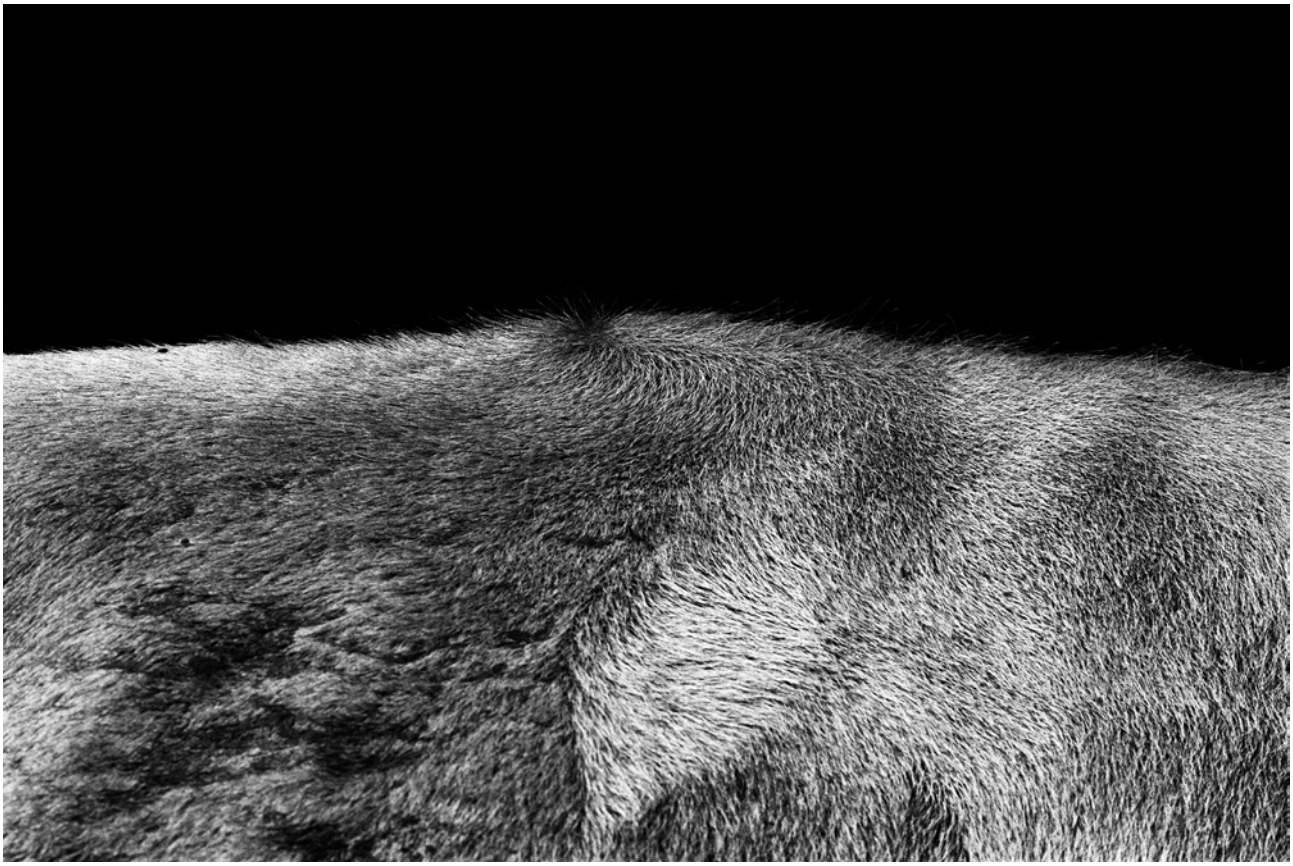
" Pourquoi tout est-il ainsi? Qu'est-ce qui est créé par telles ou telles formes ? Où se manifestent la brutalité et la beauté ? Quelle forme mérite notre confiance ou notre méfiance ? Comment la caméra toute-puissante, qui voit tout, réinterprète-t-elle quelque chose qui n'est que forme : corps, peau, revêtement ? La question du corps réunit quatre séries de 2001 à 2011: l'intérieur reste important car il donne à l'extérieur sa forme – mais pas toujours uniformément. "
Christian Scholz

" Christian Scholz permits us to share the clarity of his perception and, as a result, a truth present in the picture that eschews egotistical expressiveness. However, this artistic resolve calls for subjects in which it can unfold without falling prey to the anecdote of the world. *Bodies* disseminates themes of this type... His bodies tell us about their conditionality, about the fabric of the features they have in common, about the history and present of photography, about unfashionable individualism and the joy following this position can cause. "
Martin Heller, introduction du livre *Bodies*, Bâle, 2011

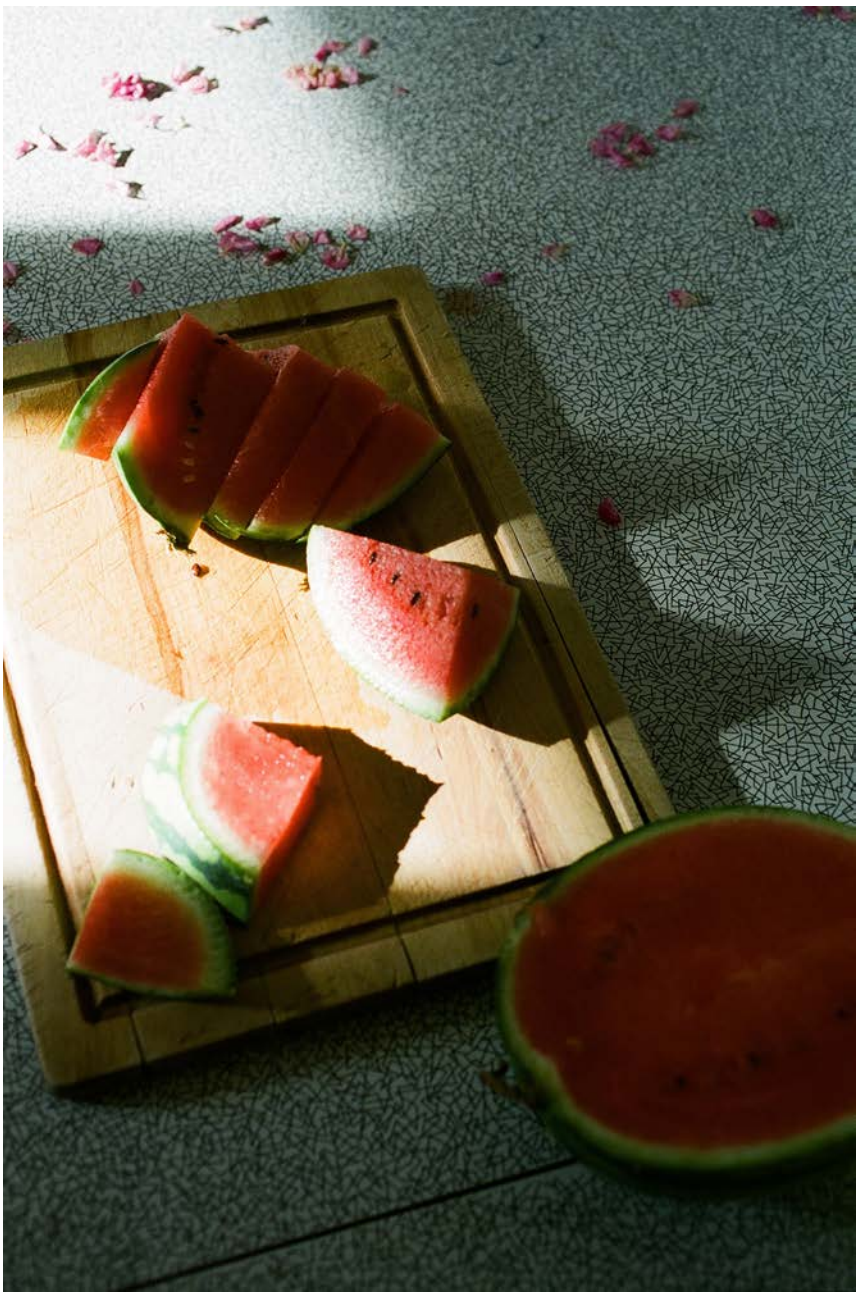
Source : dossier de presse



© Christian Scholz, Feine Linien, 2009, tirage gélatino-argentique, 32x43 cm. Courtesy Bildhalle



© Christian Scholz, Hell/Dunkel, 2005, tirage gélatino-argentique, 32x43 cm. Courtesy Bildhalle



© Lina Scheynius, London, Summer 2016. Courtesy Christophe Guye

Lina Scheynius
Christophe Guye Galerie, Zurich, 25.01. – 15.04.2017
www.christopheguye.com

Il s'agit de la seconde exposition personnelle de Lina Scheynius (1981, Suède) à la Galerie Christophe Guye. Son travail intime saisit avec franchise et naturel des moments de son quotidien où la nudité et la sexualité révèlent une image post-féministe de la femme actuelle. L'artiste s'est fait connaître par le biais d'internet en mettant en ligne des images d'elle-même et de ses proches sur des sites comme Flickr. Depuis ses débuts dans le domaine de la photographie professionnelle en 2008 (notamment la mode et d'autres mandats éditoriaux), son travail a évolué en développant un langage visuel complexe, subtile et sensible, encore plus personnel, bien que la sexualité n'y soit plus au premier plan.
Nassim Daghighian

Source de la citation : http://www.loeildelaphotographie.com/fr/2012/05/29/article/16931/lina-scheynius-my-own-life-of-desire/



© Lina Scheynius, Me in London, Summer 2015. Courtesy Christophe Guye

" Je suis née en 1981 à Vänersborg en Suède et j'ai grandi à Trollhättan. Je suis partie de la maison à 16 ans. Après cela, j'ai passé la plupart de mon temps à Londres, où je suis installée en ce moment. J'ai aussi passé beaucoup de temps sur Paris et je retourne en Suède aussi souvent que je le peux. Je pense que je travaille mieux quand je ne reste pas sur place. […]
Mon sujet absolument favori est ma propre vie et les gens qui la constituent. Je la photographie et je l'agence comme un journal. "
Lina Scheynius



© Lina Scheynius, Me in South of France, Summer 2016. Courtesy Christophe Guye



© Lina Scheynius, Me in London, Summer 2012. Courtesy Christophe Guye



© Lina Scheynius, Me in Antwerp, Autumn 2013. Courtesy Christophe Guye



© Shane Lavalette, Schwyz, 2016, du projet Etrangement familier. Courtesy Fotostiftung Schweiz

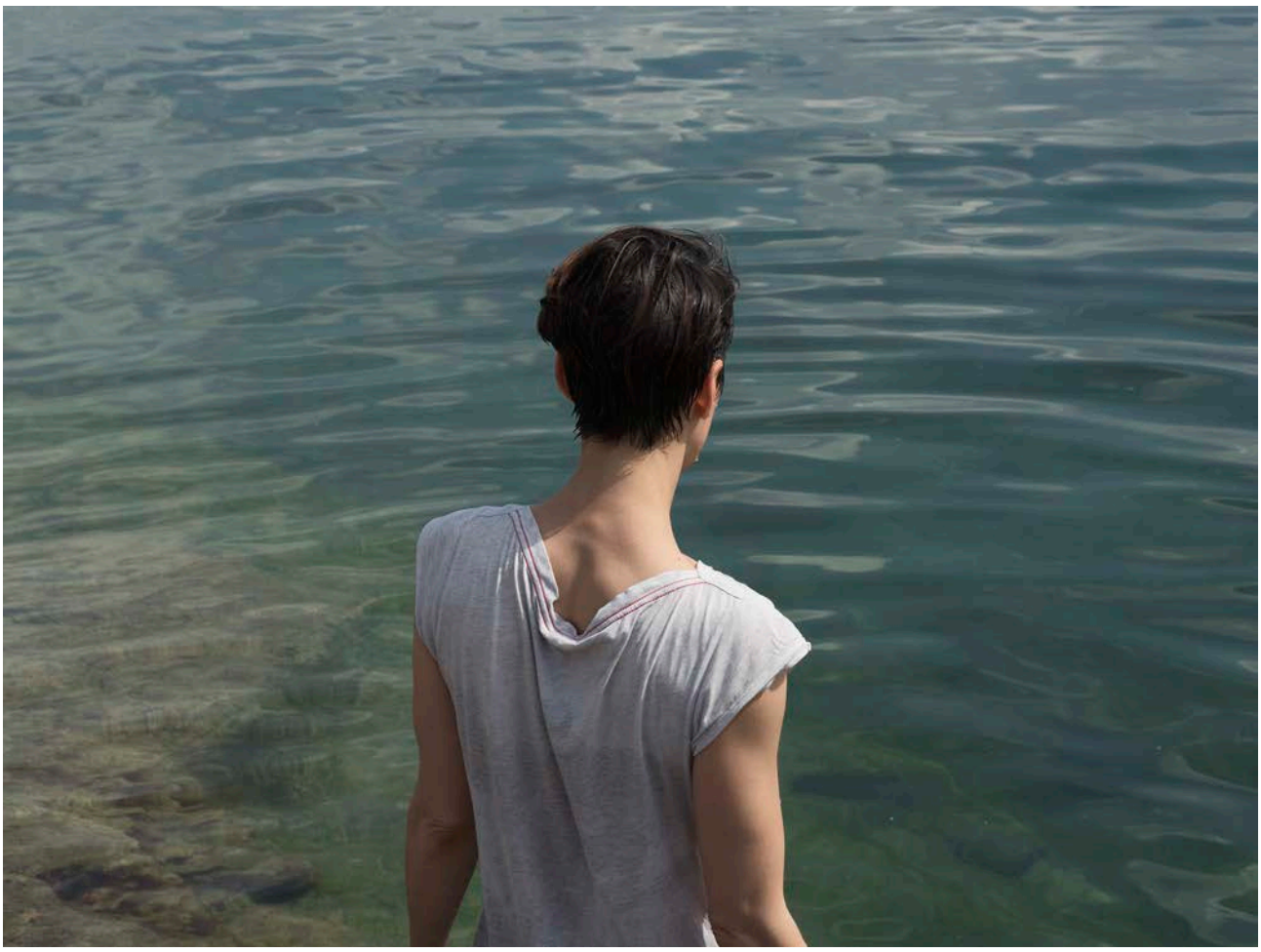
Etrangement familier. Regards sur la Suisse

Fotostiftung Schweiz, Winterthur, 11.02. – 07.05.2017
www.fotostiftung.ch

Avec : Alinka Echeverría, Shane Lavalette, Eva Leitolf, Simon Roberts et Zhang Xiao.

L'image de la Suisse a été façonnée dans une grande mesure par des photographies ayant le tourisme pour toile de fond. Panoramas de montagne spectaculaires, campagnes idylliques et portraits authentiques de gens du cru – ces images, commercialisées avec succès, ont contribué à forger l'identité nationale, mais ont aussi eu pour effet de banaliser et de rigidifier le répertoire iconographique.
À l'occasion de son centième anniversaire en 2017, Suisse Tourisme a choisi un projet hors du commun pour poser un nouveau regard sur la richesse de la photographie de notre pays. Sous la direction de la Fondation Suisse pour la Photographie (Fotostiftung Schweiz, Winterthur) et du Musée de l'Elysée (Lausanne), cinq photographes de renommée internationale ont été invités à questionner l'image de la Suisse en tant qu'observateurs indépendants, subjectifs et sensibles, libres de tout mandat publicitaire.
Les impressions que les photographes Alinka Echeverría (Mexique/UK), Shane Lavalette (USA), Eva Leitolf (Allemagne), Simon Roberts (UK) et Zhang Xiao (Chine) ont glanées lors de leurs voyages dans le pays et le long de sa frontière sont inspirantes et révélatrices. Leurs images cocasses, poétiques ou énigmatiques, nous invitent à poser un regard neuf sur ce qui nous est familier.
Publication : Un coffret de livres publiés par Lars Müller Publishers accompagne l'exposition.
Curateurs : Tatyana Franck, Peter Pfrunder et Lars Willumeit.

Source : dossier de presse



© Shane Lavalette, Saint-Saphorin, 2016, du projet Etrangement familier. Courtesy Fotostiftung Schweiz









© Eva Leitolf, Matters of Negotiation, 2016, tirages numériques, détail, du projet Etrangement familier. Courtesy Fotostiftung Schweiz










© Eva Leitolf, Matters of Negotiation, 2016, tirages numériques, détail, du projet Etrangement familier. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Alinka Echeverría, Hénoc, La Chaux-de-Fonds, 2016, du projet Etrangement familier.
Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Alinka Echeverría, Severin, Zurich, 2016, du projet Etrangement familier. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Francesco Jodice, What We Want, Sao Paulo, R35, 2006. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Francesco Jodice. Panorama

Fotomuseum, Winterthur, 11.02. – 07.05.2017
www.fotomuseum.ch

Panorama est la première rétrospective internationale consacrée à l'œuvre du photographe et cinéaste Francesco Jodice (1967, IT). Elle présente sa production artistique des vingt dernières années qui traite de questions d'ordre sociologique sur notre monde urbanisé actuel.

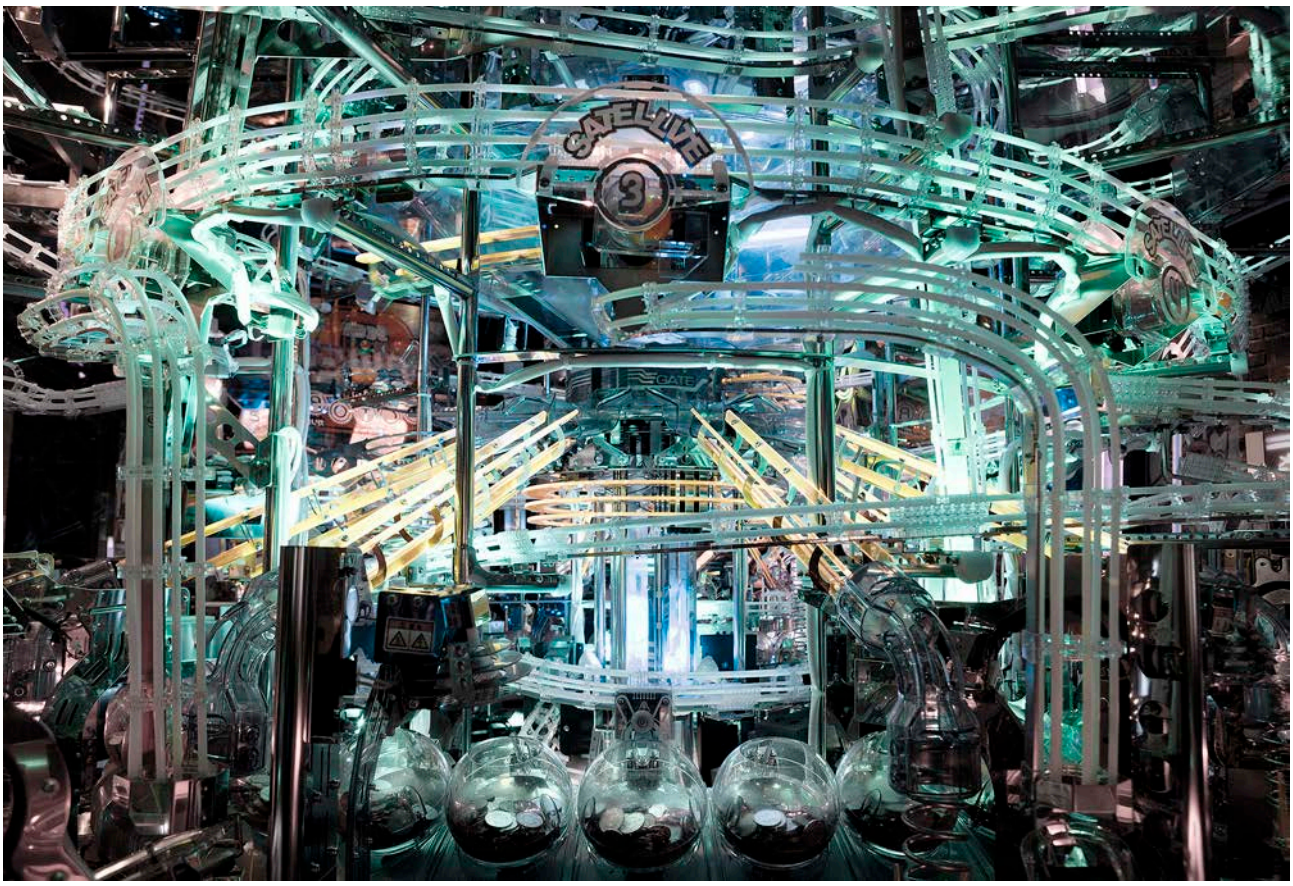
Panorama propose un large choix de documents tels que des cartes, des livres, des coupures de journaux et des interviews, sur un dispositif de tables de quarante mètres de long, afin de révéler le processus créatif de Francesco Jodice, qui oscille habilement entre théorie et pratique. L'équilibre subtil entre ces éléments produit un vaste scénario géopolitique et une mosaïque éclectique du monde contemporain en flux permanent. Dans l'univers de l'artiste, les processus de pensée et les différents stades de son développement menant aux œuvres sont aussi importants que la forme finale de celles-ci. C'est pourquoi l'exposition révèle ces processus liés à la recherche artistique afin que le visiteur puisse suivre le fil des réflexions de Francesco Jodice sur les tendances sociologiques et philosophiques de notre époque. Ceci implique non seulement une approche interdisciplinaire, mais aussi une diversité de techniques, de systèmes et de destinataires auxquels s'adresse l'artiste.

Les six projets présentés au Fotomuseum sont exemplaires de l'ensemble du travail de Francesco Jodice. L'artiste explore des thèmes en relation avec l'échelle humaine en appliquant des méthodes telles que la participation, le réseau internet, l'enquête et la narration, qui nous révèlent un monde à la fois immédiat et distant.

Francesco Jodice vit à Milan, où il est Professeur d'anthropologie visuelle urbaine à la NABA – Nuova Accademia di Belle Arti (NABA); il enseigne la photographie à la Fondazione Forma per la Fotografia.

Publication : Un catalogue richement illustré paraît chez Spector Books pour l'occasion ; conçu comme une anthologie déconstruite, l'ouvrage établit des connexions entre les domaines de l'art, de la politique, de la philosophie, de l'anthropologie, de la planification urbaine et de la géographie.
Curateurs : Francesco Zanot, curateur de CAMERA à Turin, et Thomas Seelig, Directeur du Fotomuseum.

Source : dossier de presse



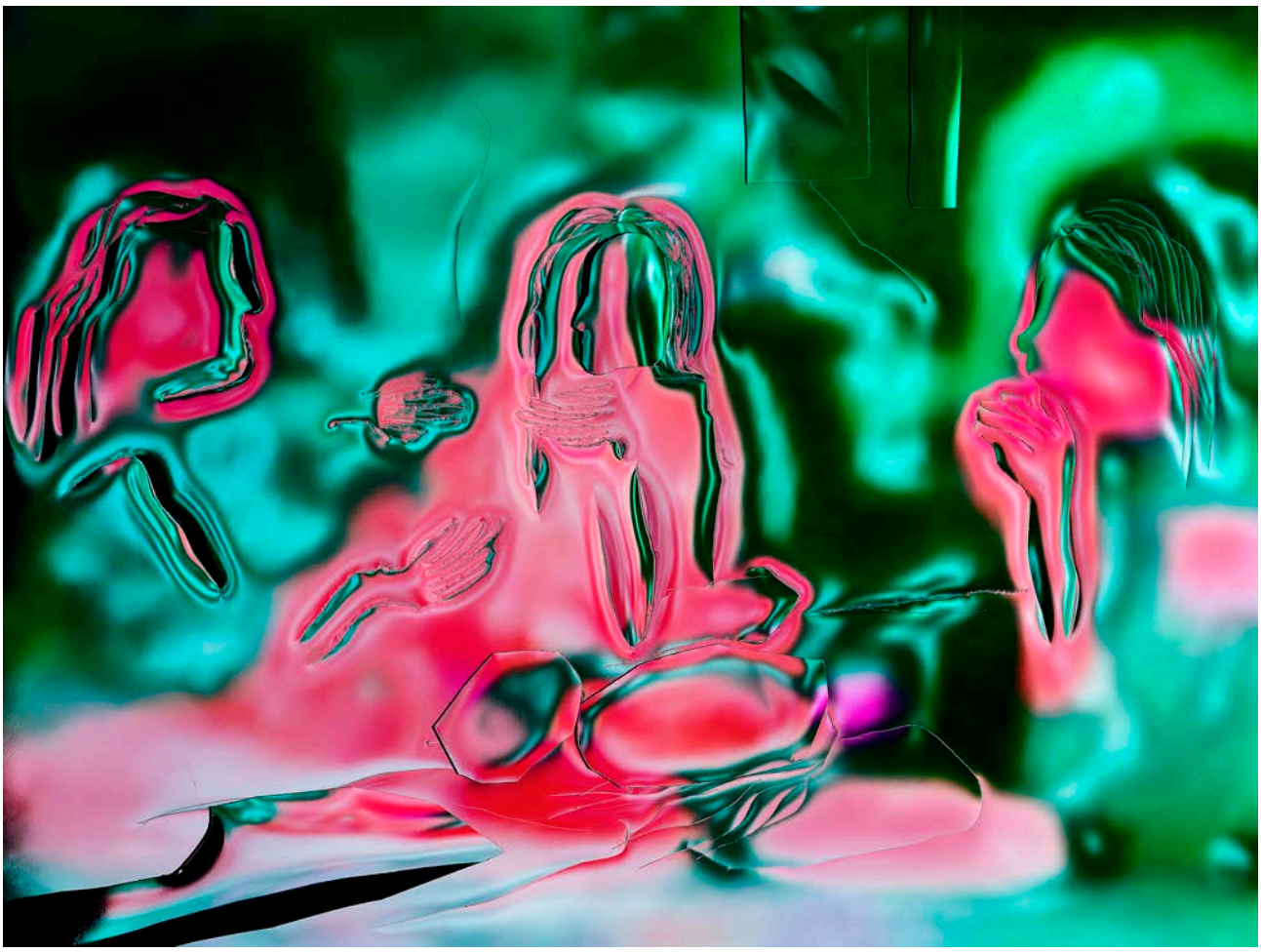
© Francesco Jodice, What We Want, Tokyo, R38, 2010. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Francesco Jodice, What We Want, Buenos Aires, R32, 2001. Courtesy Fotomuseum Winterthur



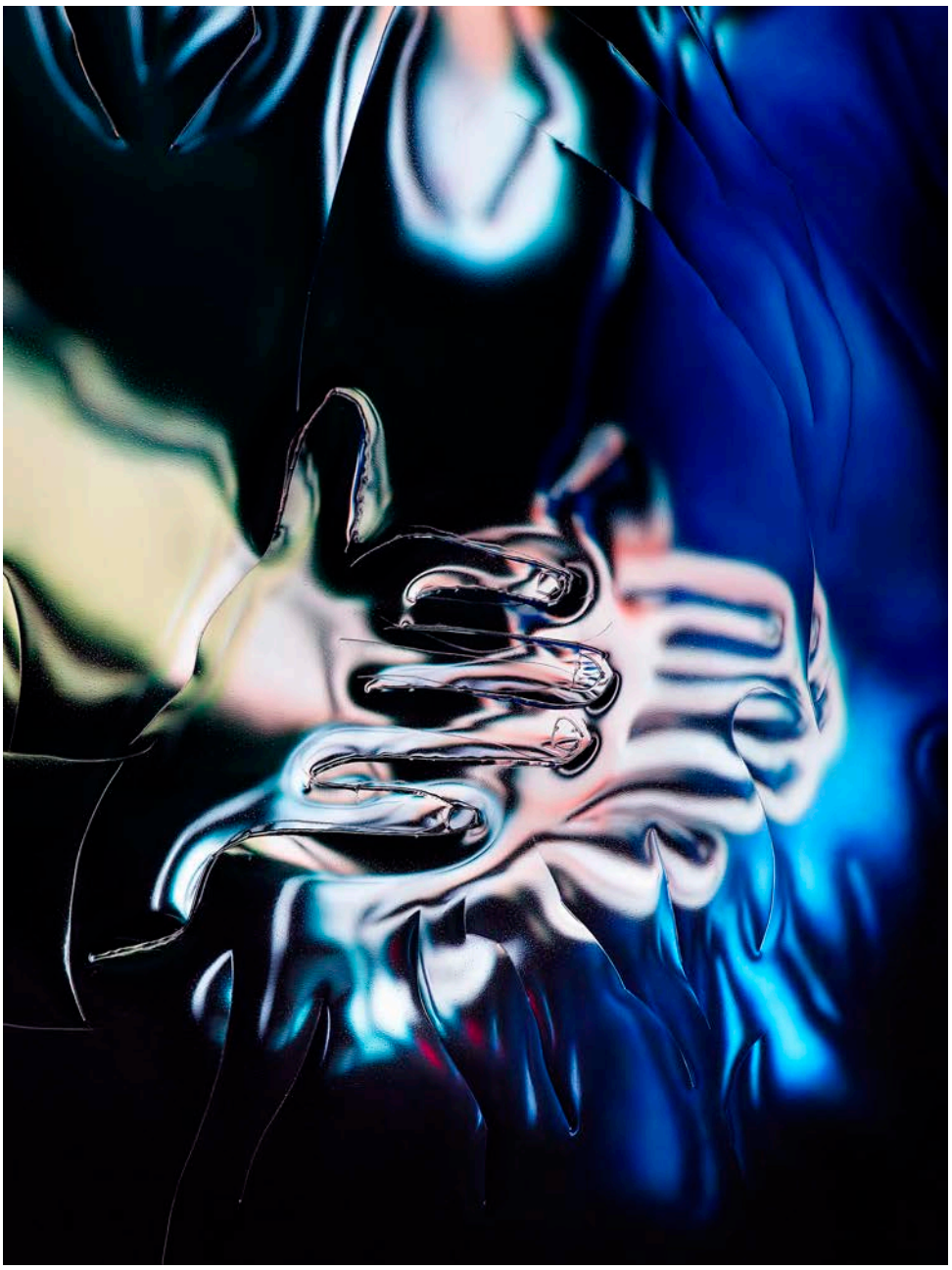
© Francesco Jodice, What We Want, Mazara, R14, 2000. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Manon Wertenbroek, Having tea, 2016. Courtesy Coalmine, Winterthour

Manon Wertenbroek. I saw you smile yesterday
Coalmine – Raum für zeitgenössische Fotografie, Winterthour, 20.01. – 18.03.2017
www.coalmine.ch

Manon Wertenbroek (1991, CH/NL) a étudié à l'ECAL à Lausanne ; elle vit et travaille à Paris. Elle a remporté en 2016 le Design Swiss Award de l'Office fédéral de la culture et de le prix de design Christa Gebert / Ambiente e la Fondation pour la culture Gebert. La jeune artiste s'est fait connaître avec des images qui sont quelque part entre la photographie, la peinture, la sculpture et Photoshop. En tant que spectateur, on ne sait jamais exactement comment une image a été réalisée ou ce que l'on voit exactement. Les expériences et les émotions sont à l'origine de l'imagerie de Manon Wertenbroek, qui aborde aussi bien la nature morte que le portrait. L'atelier devient un lieu de mise en scène et de nombreuses interventions manuelles interviennent dans la transformation de la représentation en une image construite intermédiale
Pour cette première exposition personnelle en Suisse, l'artiste a réalisé de nouvelles œuvres.
Curatrice : Alexandra Blättler



© Manon Wertenbroek, Shaking hands, 2016. Courtesy Coalmine, Winterthour



© Luca Zanetti, de la série Disciples of Che Guevara, 2007. Courtesy Coalmine, Winterthour

Luca Zanetti. Colombia – On the brink of Paradise
Coalmine – Forum für Dokumentarfotografie, Winterthour, 20.01. – 18.03.2017
www.coalmine.ch

Le photographe Luca Zanetti (1971, Mendrisio, CH) est un fin connaisseur de la Colombie, qui est devenu en quelque sorte son pays d'adoption après ses nombreuses séjours là-bas. Ses comptes rendus visuels montrent un pays caractérisé par la diversité, la beauté et des histoires étonnantes, mais aussi brisé par des décennies de guerres civiles et par le trafic de drogue. Le photographe montre de multiples aspects de la vie quotidienne de la population rurale et les effets de la répartition inégale de la propriété foncière comme un obstacle à la paix dans le pays. L'exposition offre une excellente vue d'ensemble de cet important projet à long terme initié en 2000, quelques mois après les tentatives de négociation pour l'accord de paix après plus de cinquante ans de conflit en Colombie.
Curateur : Sascha Renner



© Luca Zanetti, de la série Emerald Mines, 2004. Courtesy Coalmine, Winterthour



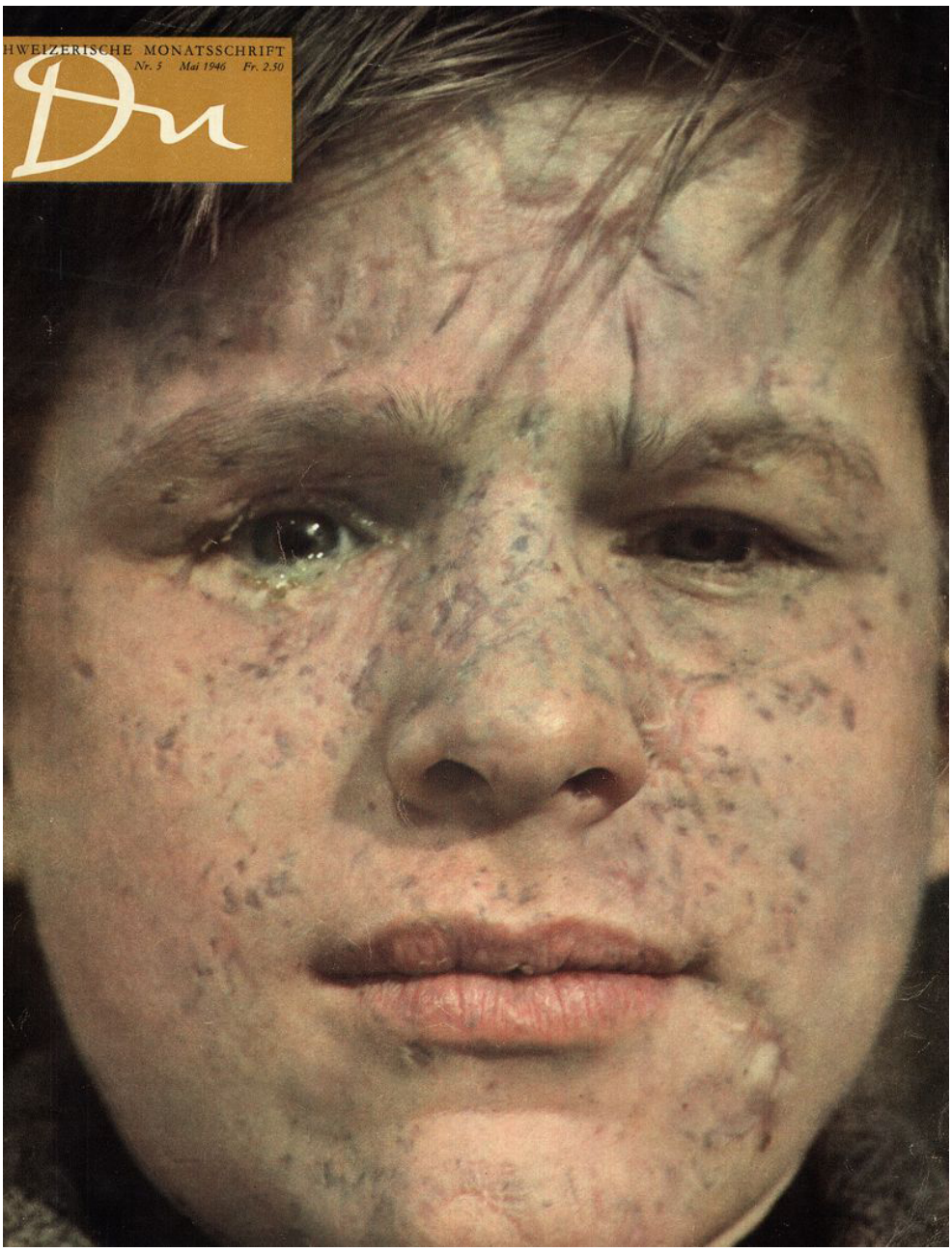
Arnold Odermatt, Hergiswil, 1982 © Urs Odermatt/Windisch. Courtesy Photobastei

Arnold Odermatt
Photobastei, Zurich, 20.01. – 12.03.2017
www.photobastei.ch

" Né en 1925, Arnold Odermatt est en charge, dès 1948, de photographier les accidents de la circulation ainsi que les activités du corps de police du canton de Nidwald en Suisse. Armé d'un Rolleiflex et d'un flash au magnésium, il pouvait travailler de jour comme de nuit avec un temps de pose de souvent 13 secondes. Outre ses photographies d'accidents de voiture, Odermatt utilise son appareil photo pour recréer des scènes de la vie quotidienne de la police de Nidwald, dans l'espoir de séduire les jeunes et les encourager à rejoindre les rangs de la police. Ce qui reste des accidents se transforme en scène de paysage romantique. Le drame laisse alors place à une nostalgie liée à un surréalisme mis en évidence par une atmosphère pittoresque ou par des cadrages à composition à la fois complexe et harmonieuse. Mais ce qui fait aussi la force de ce regard, c'est que le photographe ne se limite pas aux véhicules détruits : il englobe le paysage et le ciel dans un panorama dramatique. Au milieu des années 90, le monde de l'art découvre le travail d'Odermatt, alors retraité. Harald Szeemann présente ses œuvres à la 49ème Biennale de Venise en 2001. "

" Bien des éléments contribuent à créer la « légende Odermatt » et la rendent spécialement attractive pour le monde de l'art contemporain. Comme Atget, Lartigue ou Tichý, il appartient à cette catégorie particulière de l' « outsider » découvert sur le tard, se situant en marge du milieu de l'art et ne se souciant guère de déclarations d'intentions et de concepts. Figure de l' « innocence artistique », Odermatt provoque un mélange d'admiration, de condescendance et d'interrogation. Entre document et fiction, entre maîtrise et instinct, ses images ne se laissent pas saisir facilement. La prétendue « naïveté » du photographe et son humour « involontaire » sont-ils des clichés ou expriment-ils une ambivalence du monde de l'art contemporain, faite de nostalgie et d'envie, envers une pratique sans prétention mais néanmoins, saisissante, « authentique », « instinctive », « brute » ? " Caroline Recher

Sources : http://www.simonstuderart.ch/arnold-odermatt et Caroline Recher, "Arnold Odermatt, par-delà les sept montagnes", *Études photographiques*, n°28, novembre 2011, en ligne : https://etudesphotographiques.revues.org/3225



Du, mai 1946. Le photographe Walter Bischof brosse le portrait d'une Europe meurtrie par la guerre. Le cliché montre un jeune garçon au visage criblé d'éclats d'obus © Du Kulturmedien AG

Du depuis 1941

Landesmuseum – Musée national suisse, Zurich, 16.12.2016 – 17.03.2017
www.nationalmuseum.ch

Les récits que nous racontons ou que l'on raconte sur nous imprègnent notre communauté. Une sélection des écrits qui constituent l'essence réelle ou apparente de la Suisse d'aujourd'hui, est ainsi présentée à l'accueil du nouveau Musée national. L'installation changera tous les deux à trois mois pour accompagner la nouvelle exposition temporaire. La toute première série est consacrée à une icône journalistique du 20e siècle : le magazine *du*. Fondé en 1941 par Arnold Kübler, le magazine culturel du s'est rapidement fait un nom hors des frontières helvétiques. Dans le contexte troublé de la Seconde Guerre mondiale, la revue entendait dispenser à ses lecteurs un peu de chaleur humaine et leur offrir la possibilité de lire entre les lignes. Le Musée national Zurich propose pour la première fois une rétrospective complète des 62 premières années. L'exposition ne se contente pas de rendre hommage à un média imprimé exceptionnel : elle s'affirme aussi comme un témoignage du journalisme culturel.